

N° 758

☞ DIMANCHE 11 JUIN 1911 ☞

Prix : 15°

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

☞ 146, Rue Montmartre, PARIS (2^e) ☞



et des Aventures de Terre et de Mer



Les
Loustics Africains

☞ par G. NOHMANT

Des amis charitables retenaient Kéri et Cragbé qui semblaient au comble de la fureur.

N° 758.
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient	LA VIE D'AVENTURES	Supplément Mensuel
dans lequel paraît un	LA PATRIOTE	Prime Gratuite offerte
récit complet inédit	par GEORGES LE FAURE	à tous les Lecteurs

N° 1770
de la collection.

Prix des Abonnements

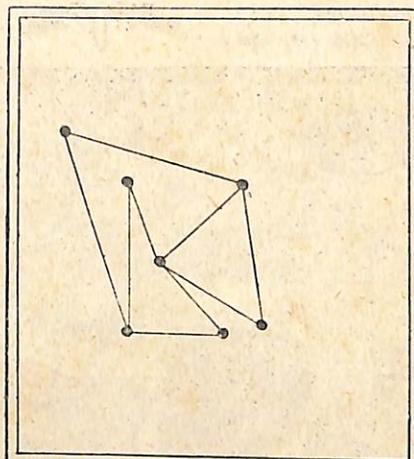
TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Étranger. 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Étranger. 6 fr.

UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Étranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

Le CONCOURS DE JUIN



Les Itinéraires en Zig-Zag

DEUXIÈME SÉRIE

MARCHE A SUIVRE

Les points figurés sur cette carte muette représentent des villes bien connues. Un voyageur a passé par certaines de ces villes en suivant l'itinéraire que l'on voit à droite de la carte. Il s'agit, pour nos devineurs, de donner non pas le nom des villes traversées par ce voyageur, mais, au contraire, le nom des villes qu'il a évitées.

En se reportant à la première série (n° 757) dans laquelle nous avons donné toutes les explications nécessaires, on pourra résoudre facilement la question.

Ce concours comporte quatre séries. Les solutions de ces quatre séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 3 juillet, accompagnées d'une bande d'abonnement ou des quatre bons de concours publiés à la dernière page de nos numéros de juin. Elles seront adressées à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris, (2°). Le palmarès et les solutions paraîtront le 15 août. Aucune correspondance étrangère au concours ne doit être adressée à M. H. Bernard.

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement ou réabonnement de six mois ou d'un an donne droit à une magnifique prime gratuite.

Les Records du Monde captivant album illustré en couleurs, donnant en une succession de pages animées les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples.

En raison du grand succès obtenu par cette prime et de son tirage limité, il ne nous en reste plus qu'un petit nombre, aussi engageons-nous ceux de nos abonnés qui ne l'ont pas encore reçue à renouveler leur abonnement dès maintenant car dans quelques semaines il ne nous sera plus possible de la leur offrir.

Nos Nouveaux Récits

DANS HUIT JOURS

nous commencerons la publication d'un nouveau

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Le Secret de l'Île Bleue

par

JULES LERMINA

Évadé d'Europe après une aventure sinistre et douloureuse, chassé, presque maudit par son père, le héros de ce récit s'est jeté, pour ainsi dire, au hasard, dans le premier bâtiment en partance, et de Suez à Ceylan, puis à Sumatra, par Adélaïde, il est arrivé à Melbourne hanté par cette idée : redevenir un homme, reprendre sa place dans la société. L'écrivain réputé qu'est JULES LERMINA va conter comment, en voulant rattraper sa faute, Ralph Cardwell — c'est le nom de son héros — se trouve lancé dans la plus mystérieuse, la plus étonnante aventure ; comment il est amené à aller chercher chez les Papous anthropophages le mot de l'énigme passio nante qu'il a résolu de déchiffrer ; et comment en cherchant à découvrir Le Secret de l'Île bleue il risque audacieusement sa vie en une suite de péripéties et d'incidents dont le récit captivera singulièrement nos lecteurs.

De jolies et dramatiques illustrations de DUTRIAC accompagneront cette œuvre attachante à laquelle on peut en toute certitude prédire un succès sans égal.

PROCHAINEMENT

nous commencerons la publication d'un récit de mœurs africaines d'une saisissante originalité :

La Vengeance de Lia

par

G. NOHMANT

véritable roman vécu qui ne mettra en scène que des nègres, évoluant et agissant dans leur milieu, avec leur mentalité propre, avec des détails exacts sur leurs coutumes et leur caractère.

Reposant sur une base rigoureusement historique, ce récit, dont la plupart des personnages sont encore vivants, offrira, en raison de sa documentation toute particulière, un intérêt exceptionnel. Accompagné de dessins de PAULE CRAMPEL et de photographies de l'auteur — qui est un colonial distingué et a vécu pendant plus de seize ans parmi les indigènes — il donnera une idée précise de la vie africaine et de l'âme noire.

Un jour de fête chez les Néyaus

Les Loustics Africains

Kéri et Cragbé n'étaient pas deux frères et pourtant ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Entendons-nous bien. Ce n'est pas au physique que leur ressemblance était si remarquable. Grand Dieu, non ! Ils n'avaient guère de commun, sous ce rapport, que la plus parfaite laideur.

Kéri était gras, imberbe, avec des muscles d'athlète ; sur sa grosse face réjouie il avait des yeux en boules de loto, des yeux de chat qui s'amuse dans la braise. Ses jambes commençaient à être envahies par le bérubéri¹, elles étaient énormes. Il était de couleur chocolat.

Cragbé, plus maigre, un peu plus petit, moins fort, quoique robuste comme tous les Néyaus², avait une peau couleur de café noir mélangé de chicorée. Ses yeux étaient moins ouverts que ceux de Kéri, une légère moustache s'étalait sous son nez.

Tous deux avaient la bouche bien fendue et les lèvres fort épaisses, ce qui n'empêchait pas Cragbé d'être doué d'un léger bégaiement qui lui seyait assez bien et Kéri de grasseyer comme s'il avait ses bajoues toujours pleines de pain de bananes.

Kéri et Cragbé n'étaient pas frères, mais ils se ressemblaient comme des jumeaux au point de vue moral. C'étaient deux joyeux loustics, toujours en quête de quelque mauvaise farce à jouer à leurs contempo-

1. Maladie des pays chauds
2. Indigènes de Sassandra et environs (Côte d'Ivoire).

rains, de quelque nouveau stratagème pour leur soutirer de l'argent.

Lorsque Cragbé était triste, Kéri n'était pas gai ; quand Kéri se fâchait, Cragbé partageait sa colère ; les jours de « cuite » la ressemblance s'accroissait encore : si Cragbé divaguait, on ne manquait pas de voir Kéri tenir des propos excentriques ; ils titubaient de conserve, s'entre-choquant joyeusement comme des verres qui trinquent ; avec un ensemble touchant ils étaient ivres-morts tous deux à la fois et tombaient simultanément près d'une palissade de bambous.

Kéri et Cragbé étaient de fameux lampions !

D'ordinaire, trouvant que le noir habille bien, ils n'étaient revêtus que de leur épiderme sombre, coupé en deux par le léger pagne noué négligemment à la ceinture, mais les jours de fête ils s'habillaient à l'européenne.

Cela consistait pour eux à joindre au pagne traditionnel un veston de toile d'une blancheur douteuse, de la poche duquel un mouchoir bariolé pendait avec élégance.

Ces jours-là, Cragbé coiffait son crâne d'une calotte de velours brodé qui le faisait ressembler à un vague et chauve receveur de vingtième classe des contributions plus ou moins indirectes. Kéri penchait crânement sur son oreille un canotier aux bords effrangés.

De leur métier, ils ne faisaient pas grand-chose : un peu de pêche de temps en temps et beaucoup de repos. Leurs femmes allaient pour eux aux plantations et se chargeaient de pourvoir à leur subsistance. Elles n'auraient pas suffi à les approvisionner d'alcool, Kéri et Cragbé devaient demander à diverses petites industries, dont nous al-

ions parler, les ressources nécessaires pour apaiser leur soif démesurée.

C'était surtout les jours de grand tam-tam qu'ils réussissaient à récolter des sommes assez rondes.

La fête battait son plein, jeunes gens et jeunes filles se déhanchaient à qui mieux mieux; dans des contorsions qui ne rappelaient pas la danse du ventre, mais plutôt celle du dos, ils tournaient en rond autour de l'assourdissant orchestre de tambours, avalant des tourbillons de poussière, quand tout d'un coup le mouvement s'arrêtait, les musiciens cessaient de cogner à tour de bras sur leurs féroces instruments, danseurs et danseuses restaient un pied en l'air, anxieux, les yeux tournés vers un coin sombre où, parmi les spectateurs, deux individus, ivres de rage, semblaient prêts à se dévorer.

Les bons nègres aiment beaucoup les combats singuliers, surtout lorsque l'un des deux adversaires doit en sortir complètement démoli. Ils étaient un peu déçus en voyant qu'il ne s'agissait que d'une nouvelle farce de Kéri et Cragbé; un combat singulier entre deux gaillards de cette trempe ne pouvait être qu'un singulier combat.

Bien que prévenus par de fréquentes rééditions de la scène, les Néyaus s'y laissaient prendre tout de même, tant la mimique des deux mauvais plaisants était expressive, tant leurs gestes furieux paraissaient naturels.

« Cette fois-ci, c'est pour de bon, disait l'un.

— Ils vont se casser la figure, » disait un autre.

Alors la farandole se disloquait et tous les danseurs se précipitaient vers les deux complices, formant autour d'eux un vaste cercle et se préparant à applaudir aux coups bien portés.

Pendant des âmes charitables, peut-être des compères, retenaient Cragbé et Kéri qui semblaient au paroxysme de la fureur; les yeux du premier étaient injectés de sang, il bégayait tellement qu'il ne pouvait articuler un mot et bavait de colère.

Les boules de lotto de Kéri, plus ahuries que jamais, lui sortaient de la tête; comme celles de Cragbé, les invectives que lançaient avec volubilité ses grosses lèvres, étaient absolument incompréhensibles.

Brusquement, ils s'échappaient d'entre les mains qui les arrêtaient et se jetaient l'un sur l'autre, sans se toucher. Un frémissement parcourait l'assemblée.

Hurlant de plus en plus fort et se faisant de moins en moins comprendre, les deux loustics se jetaient à la face une kyrielle d'injures puis Kéri levait son poing énorme et lentement l'abaissait sur la tête de l'autre; Cragbé brandissait, à son tour, son lourd bracelet d'ivoire et le laissait retomber à côté de son complice. Leurs gestes étaient si parfaitement grotesques, leur attitude de poltrons qui se menacent en prenant garde de se toucher était si bien

imitée que les spectateurs n'arrêtaient pas de rire.

Enfin, tout d'un coup, à la surprise générale, cessant leur querelle avec la simultanéité de soldats qui obéissent à un commandement, ils se redressaient, aspiraient longuement avec un bruit rauque comme s'ils étaient pris d'un étouffement, étreignant convulsivement leurs poitrines gonflées ainsi que des soufflets de forge.

« Aka hé ! » criait Kéri.

— Ahé ! » répondait Cragbé.

Puis la respiration de cachalot recommençait, s'arrêtait net et les deux fous se regardaient fixement avec un sérieux imperturbable. Immobiles comme des momies, ils ne laissaient plus bouger un seul de leurs traits.

Les Néyaus s'esclaffaient à la vue de cette pantomime, et, soudain, se déridant sous la joie générale, les deux complices s'embrassaient dans une frénétique accolade.

Cragbé jouait un morceau de musique en se donnant des coups de poing sous le menton, le bruit des mâchoires entre-choquées variait selon qu'il ouvrait ou fermait la bouche; de sa main gauche, frappant sa joue gonflée, il en tirait un bruit sourd qui faisait l'accompagnement.

Les rires des Néyaus fusaient en cascades.

Lorsque son acolyte avait fini d'exhiber ses talents de virtuose, Kéri se levait, fixait de son œil hagard une personne de l'assistance, la désignait longuement du doigt sans dire un mot; hommes et femmes se tordaient à la mine interloquée de la victime du farceur. Celui-ci s'approchait gracieusement et, avec force grimaces, exprimant tour à tour et fort habilement la surprise, la crainte et le désir de se rendre utile, il arrachait de son ventre une défense de sanglier, paraissant faire un effort énorme et ne laissant pas deviner la supercherie, dans son adresse de prestidigitateur.

De nouveau, Cragbé rentrait en scène, envoyant Kéri s'asseoir sur le sable, d'une poussée qui pouvait paraître formidable.

Disposant des graines de palmes à la surface du sol, il les escamotait, changeant constamment leur nombre, à la grande stupéfaction des Néyaus. C'était ensuite une boîte que les deux jongleurs mettaient sous les yeux des spectateurs, y faisant apparaître tour à tour un œuf, des noyaux ou du charbon pilé.

Enfin, ils annonçaient solennellement qu'ils savaient lire dans les cœurs et qu'ils allaient le prouver par une expérience.

Kéri agitait une petite sonnette.

Drelin, drelin !

Longuement, le métal rendait un son grêle, puis subitement Cragbé s'éloignait.

Kéri donnait la sonnette à l'un des spectateurs qui la cachait soigneusement et rappelait son complice.

L'autre arrivait le nez en l'air, semblait interroger la brise et, lorsqu'il jugeait que ses simagrées avaient assez duré, il se précipitait vers le détenteur de l'objet ainsi

1. Ces mots n'ont aucun sens. (Note de l'auteur.)

que sur un voleur et le lui réclamait bruyamment. On s'extasiait comme il convenait sur sa science divinatoire.

Recommencée plus de vingt fois, l'expérience avait toujours le même succès.

Il me prit un jour la curiosité d'assister à une représentation donnée par ces deux farceurs.

La lutte avec échange de coups sans résultat, les tours d'escamotage, le morceau de musique de Cragbé, la lecture dans les cœurs pour trouver l'homme qui cachait la sonnette, en un mot, le programme complet fut exécuté sous mes yeux.

Jugeant sans doute le public mûr pour se laisser duper davantage :

« Je vais vous montrer, s'écria Kéri, comment, avec l'aide de mon fétiche, je ne peux craindre aucune blessure et je ferme instantanément une plaie ! »

Il se débarrassa du peu de vêtements qu'il portait et apparut entièrement nu.

« Comme cela, dit-il, vous ne direz pas que je peux vous cacher quelque chose. »

Sur sa demande, les assistants lui donnèrent un poignard et le couvrirent d'un pagne qui, fourni par eux, ne pouvait être truqué.

« Je vais me percer le cœur de ce poignard, » dit Kéri, roulant des yeux terribles en disparaissant sous l'étoffe.

D'une voix nasillarde, Cragbé entonna une mélodie plaintive que les Néyaus reprirent en chœur, heurtant leurs mains, suivant la cadence. Ils frémissaient visiblement en entendant les cris de douleur qui retentissaient sous le pagne et ne perdaient pas de vue les secousses convulsives que Kéri, dans les mouvements de son agonie, imprimait à ce vêtement.

Longtemps, la lugubre chanson se fit entendre, interrompue par les râles du mourant, puis l'étoffe s'allongea sous la chute du corps de Kéri et cessa de remuer; les plaintes s'arrêtèrent, Cragbé découvrit le corps de son ami, montrant aux regards stupéfaits des Néyaus un spectacle épouvantable.

L'homme était étendu, complètement immobile, avec la bouche ouverte. Ses yeux sans expression, fixes, vitreux, indiquaient qu'il avait cessé de vivre.

Sur sa poitrine nue, à la place du cœur, une plaie béante laissait échapper des flots de sang, il la masquait encore de sa main serrée comme s'il avait voulu retenir le liquide qui s'écoulait de ses veines et filtrait, rouge, entre ses doigts.

À côté, le poignard, également couvert de sang, s'étalait sur le sol.

Alors Cragbé prononça des paroles magiques, couvrit la main du mort et la plaie d'une poudre blanche qui absorba le sang. Il souleva le bras de Kéri et rapidement fit glisser son remède sur la blessure qu'il cachait, puis il frotta vigoureusement la peau avec sa poudre de perlimpinpin.

Pendant ce temps, le poignard circulait parmi les Néyaus qui constataient qu'il était réellement couvert de sang frais, la confusion n'était pas possible en ce pays où le

sang se coagule presque instantanément.

Cependant, sous les incantations de Cragbé, Kéri semblait renaître à la vie, ses paupières se remirent à battre, ses lèvres remuèrent, enfin il se leva brusquement et, faisant tomber la poudre blanche de son compère, il montra une peau intacte où ne se voyait même pas la trace d'une cicatrice.

Les Néyaus applaudissaient à tout rompre.

Ce jour-là, Cragbé et Kéri firent une bonne recette en vendant leur remède magique qui ressuscitait les morts.

Cragbé enseignait aux acheteurs la formule sans laquelle la poudre ne pouvait produire aucun effet, mais les paroles cabalistiques étaient tellement compliquées que les malheureux Néyaus n'ont certes pas pu les retenir et que leur défaut de mémoire a

dû expliquer pour eux les insuccès qu'ils constatèrent en expérimentant eux-mêmes la merveilleuse drogue.

Un jour, entre deux verres de tafia, ils me débinèrent leurs trucs, jugeant sans importance de les dévoiler à un Européen.

En ce qui concerne l'expérience de la sonnette, il arrivait que, dans la foule impatientée d'une longue attente, une voix se faisait entendre.

Si cette voix était bien isolée, de façon à ne rendre aucune confusion possible, Cragbé partait et, en son absence, Kéri donnait la sonnette à la personne qui avait parlé. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

Sous le pagne, Kéri n'avait réellement que son poignard, mais de ce poignard il se coupait légèrement la langue et versait, pendant la durée de l'interminable chanson de Cragbé, des flots de salive mélangée de sang sur la lame, et sur sa propre main qui s'étendait à l'emplacement du cœur.

La main, pressée sur la plaie et laissant habilement couler le rouge liquide entre ses doigts, empêchait le spectateur abusé de constater qu'il n'y avait aucune blessure.

Enfin, Part avec lequel ce mime prestigieux composait sa face et révélaient ses traits faisait le reste.

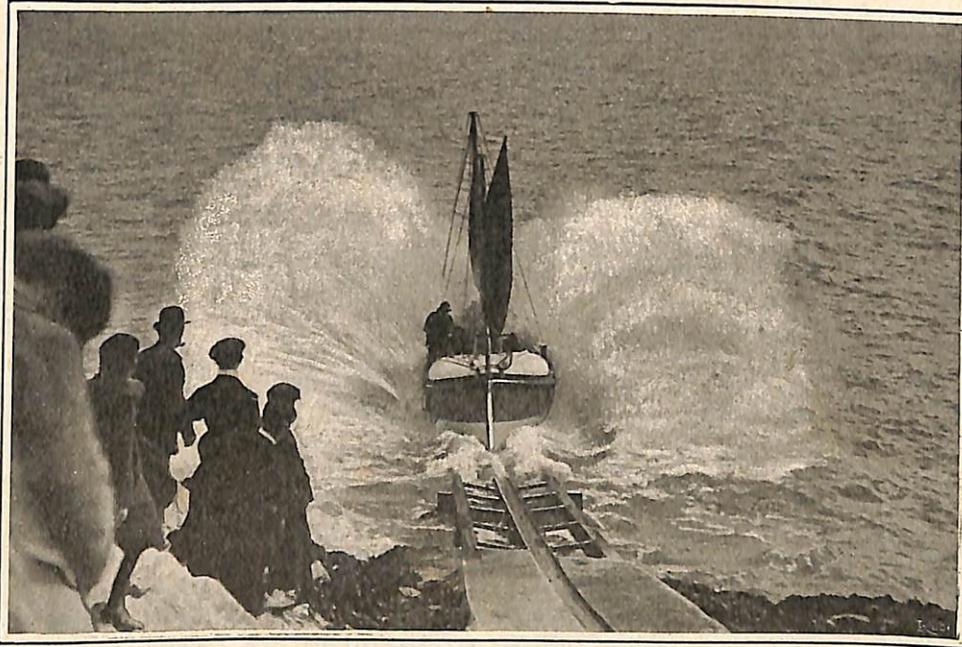
Cragbé n'avait plus qu'à intervenir avec sa fécule de manioc qui absorbait rapidement le sang, n'en laissant aucune trace. Cragbé et Kéri étaient deux fameux lapins! Sacré Cragbé! Sacré Kéri!

G. NOHMANT.

LES LUTTEURS DE L'OcéAN

Le Canot de Sauvetage

C'est un grand honneur pour un pêcheur de faire partie de l'équipage du canot



Pour remplacer le lourd chariot des anciens canots de sauvetage, on a imaginé une glissière très simple sur laquelle l'embarcation est entraînée par son propre poids.

de sauvetage. Un honneur qui se paye souvent cher, car en partant dans la tempête au secours d'un brick jeté à la côte, non seulement on n'est pas sûr de ramener les naufragés, mais rien ne prouve que l'on reviendra soi-même.

Chaque port, chaque village un peu important possède son canot bien abrité dans son hangar et toujours paré pour une sortie sur le chariot qui permet de l'amener rapidement à la mer. Les hommes, vêtus d'un *suroit* de toile huilée, le corps sanglé dans la ceinture de liège, bondissent à leur banc et c'est une lutte âpre, sauvage contre l'océan déchaîné. Les avantages sont maigres et à peu près semblables à ceux dont jouissent les pompiers de villages.

Quel événement que ces sorties du canot, surtout la nuit. Les femmes suivent d'un regard affolé l'embarcation si petite, si téméraire sur la mer démontée.

Mais les plus angoissés ne sont pas toujours à terre, témoin ce sauveteur breton auquel il arriva une aventure terrible voici quelques années. Un vapeur anglais chargé de charbon avait pris feu non loin de la côte. Il s'agissait de sauver l'équipage. La mer était relativement calme, mais le vent soufflait vers la terre de sorte que des escarilles ou des flammes emportées vers le village mirent le feu

aux toits de chaume.

Tandis qu'il faisait force de rames avec ses compagnons, pour voler au secours du navire incendié, l'un des sauveteurs aperçut parfaitement sa propre maison qui brûlait. Quand il revint deux heures plus tard, sa femme et ses enfants se désolaient devant des ruines.

Pour exposer le moins possible la vie des sauveteurs, on a imaginé différents types de canots insubmersibles. L'un d'eux récemment expérimenté, le canot *Henry*, peut être impunément roulé par les lames sans sombrer. On a aussi remplacé dans certains cas le lourd chariot des anciens canots par une glissière très simple, comme celle du canot de sauvetage de Yarmouth, visible sur notre photographie. L'embarcation est entraînée par son propre poids. C'est en somme le procédé bien connu employé pour le lancement des navires récemment construits.

Il est facile de voir, aux gerbes d'écume soulevées par la proue du canot, que l'élan de celui-ci lui donne tout de suite de la vitesse facilitant la tâche des solides pêcheurs courbés sur leurs avirons.

Et ce spectacle suscite grandement l'admiration de deux jeunes loups de mer épris dès leur plus tendre jeunesse de cette grande nappe liquide si caressante et si sournoise, si prometteuse, si menteuse aussi, à laquelle tant de gas se donnent et qui garde tant de pauvres gas!

Plus tard, eux aussi voudront partir au secours d'un équipage en détresse pour sauver ces hommes qui s'agrippent aux flancs goudronnés et lisses et que chaque lame secoue comme un paquet de varech; supportant courageusement les affres de l'épouvante espérant quand même qu'un groupe de sauveteurs viendra les disputer à la mort.

TIERRICK D'YS.



LE CANOT DE SAUVETAGE

Dès leur plus tendre jeunesse, ces deux braves petits loups de mer admirent la grande nappe liquide, si prometteuse et si sournoise aussi.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs

de

« Llanos »

par

HENRY LETURQUE

CHAPITRE III (Suite.)

Sur l'ordre du capitaine, le pavillon est hissé et amené trois fois à la corne du mât d'artimon. A la vue des couleurs françaises, une voix s'élève du vapeur.

« A l'arrière ! A l'arrière ! »

Le petit bâtiment abat aussitôt sur la gauche en même temps qu'il rend le salut.

« Tout va bien, fait le capitaine.

— Tout va bien, grommelle Fred, c'est à voir ; pourquoi, au lieu de nous accoster franchement, se mettent-ils au vent de la Belle-Louise ?

« Nous ne sommes cependant pas des pestiférés.

— C'est vrai, fait son père, pourquoi ?

La réponse à cette question va leur arriver.

« Ohé ! du trois-mâts, oh !

— Ohé !

— D'où venez-vous ?

— De France.

— Quel port ?

— Bayonne.

— Patente ?

— Nette.

— Depuis quand êtes-vous partis ? »

Fred compte et répond : « Depuis trente-quatre jours. »

Celui des deux officiers qui a commencé l'arraisonnement, — c'est l'homme aux trois galons d'argent — tire de sa poche un petit carnet, le consulte et demande :

« Pas de malade à bord ?

— Non.

— Pas de mort pendant la traversée ?

— Non ! non ! hurle Fred.

« Tu le vois, dit-il à son père, c'est un bateau de la santé ; nous sommes considérés comme suspects. »

L'officier reprend :

« Installez une échelle ! »

Une échelle mobile vient se coller contre le flanc du trois-mâts. Le vapeur accoste et l'officier aux trois galons monte à bord.

Ses mains sont gantées de gants de même étoffe que ses vêtements.

Un salut militaire échangé, le vieux capi-

taine va interroger. Il n'en a pas le temps.

L'officier brésilien prend déjà la parole : « Capitaine, j'appartiens au service médical de Macapa, et ma visite doit vous étonner ?

— J'avoue, monsieur le major, qu'arrivant de France, je ne m'attendais pas à être arraisonné au sujet de l'état sanitaire. C'est, depuis vingt ans que je viens dans l'Amazone, la première fois que cela se produit. Jadis, quand je rentrais, je subissais la visite en France, parce que la fièvre jaune régnait ici.

« Mais soyez sans inquiétude : votre Parlement a nommé aussitôt une commission dont les membres, choisis parmi vos députés, ont dû se rendre à Saint-Nazaire pour y étudier les causes de l'origine de la maladie et déterminer les responsabilités.

« Maintenant, capitaine, veuillez faire rassembler tout votre monde. »

L'équipage aussitôt rangé sur le pont, le major compte dix-huit hommes.

« Plus cinq, font vingt-trois, murmure-t-il en regardant, sur la dunette, le capitaine, ses deux fils, le maître d'équipage et Gaspard.

« Votre rôle et votre manifeste ? »

A cette demande, le capitaine s'en va chercher les deux pièces : la première mentionnant le nom et la fonction, à bord, de chaque homme ; la seconde, notant la nature du chargement.

Le major commence par cette dernière.

« Bon ! fait-il après un examen détaillé ; rien que des marchandises manufacturées. »

Il passe au rôle d'équipage.

Vingt-deux noms seulement y figurent.

Il se tourne vers le capitaine.

« Je constate que, non seulement vous n'avez pas perdu un seul homme pendant la traversée, mais encore qu'il s'en trouve un en plus du nombre porté sur votre rôle.

« Voudriez-vous m'expliquer par suite de quelles circonstances cet homme se trouve en supplément à votre bord ? »

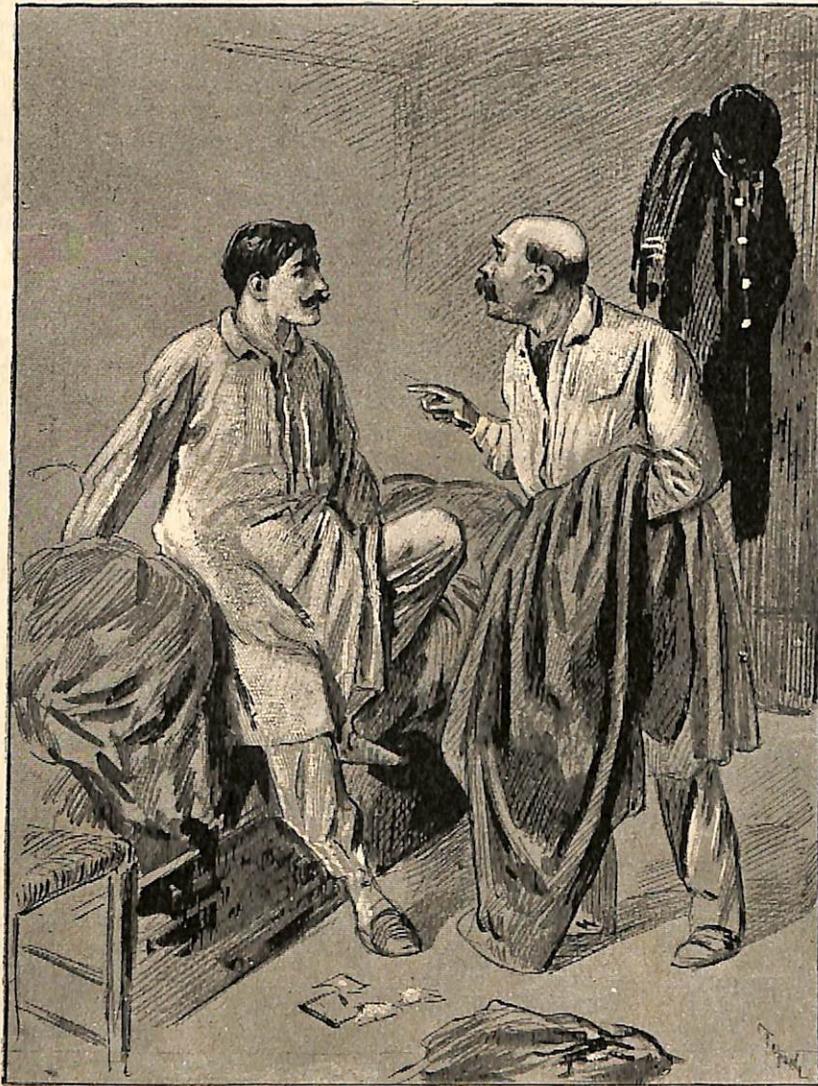
Gaspard s'avance aussitôt.

« Montant un aérostat, à Cayenne, j'ai été emporté vers le large par une saute de vent, et, au moment où mon ballon s'abîmait dans les flots, j'eus la chance de passer à portée du trois-

mâts et fus recueilli par une embarcation que le capitaine avait fait mettre aussitôt à la mer. »

Toutes les têtes s'abaissent en un geste confirmant la sincérité de cette déclaration. Le major s'incline à son tour.

« Toutes mes félicitations, monsieur. Mais, comme vous arrivez de la Guyane, pays toujours suspect pour nous, je suis obligé de vous imposer un séjour d'une semaine au lazaret de Macapa ; après quoi, si votre état physiologique n'a donné lieu à aucune constatation fâcheuse, vous serez en règle avec le service sanitaire. Vous devrez donc, tout à l'heure, descendre dans le petit canot remorqué par le torpilleur. »



LES COUREURS DE « LLANOS »

« Comment, dit l'infirmier, dont les yeux s'ouvrirent démesurément, vous voulez manger ? » (P. 24, col. 3.)

— Aujourd'hui, grâce aux mesures hygiéniques prises par notre gouvernement, elle a complètement disparu du territoire brésilien et le corps médical veille à ce que la si redoutable maladie ne pénètre plus chez nous. Or, comme elle existe maintenant en France, je suis dans l'obligation de faire la reconnaissance de votre navire. »

Officiers et matelots se récriaient déjà. « La fièvre jaune ! En France ? »

— Oui, messieurs. Depuis un mois, l'un de vos ports, Saint-Nazaire, est infecté par le vomito negro et de nombreux décès s'y sont déjà produits. »

Tous sont atterrés par l'étrange nouvelle. Le major reprend, ironique :

Il s'adresse ensuite au capitaine :
« Quant à vous et à votre équipage, comme vous venez d'un pays contaminé, vous resterez en observation pendant quinze jours dans le lac de quarantaine, et ce n'est qu'après avoir reçu une patente nette spéciale, que vous serez admis en libre pratique pour pénétrer plus avant dans l'Amazonie.

« Veuillez faire passer une remorque par l'avant et hisser le pavillon jaune, » ajouta-t-il.

Il a déjà gagné l'échelle.

Mettant à profit le court instant où l'officier a le dos tourné, André et Fred se sont précipités vers Gaspard et, ensemble :

« Jure que tu reviendras aussitôt ta quarantaine terminée. »

L'ingénieur n'a pas le temps de répondre.

Le major l'appelle.

« Suivez-moi, monsieur. »

Gaspard descend et prend place dans le canot.

Un câble pend à l'avant du navire.

Les matelots brésiliens le fixent à l'avant du torpilleur et, l'instant d'après, la *Belle-Louise* est prise à la remorque.

Deux heures plus tard, le beau voilier est amarré sur une bouée, au milieu d'une vaste baie.

A l'extrémité de son mât de misaine flotte le pavillon jaune indiquant que toute communication lui est interdite.

Un coup de sifflet, le torpilleur file dans la direction d'un bâtiment carré élevé au fond de la baie.

Suivant dans son petit canot, Gaspard, tout joyeux, salue de son bérêt.

André murmure à l'oreille de son père :

« Il nous échappe et je suis sûr qu'il va regagner Cayenne. »

Fred ricane et demande :

« Avec quoi? Il n'a pas un sou en poche pour payer son voyage.

— C'est vrai, mais ne trouvera-t-il pas à s'embarquer?

— Ça, possible; seulement, ce ne sera pas avant une semaine : or, dans une semaine... »

Le lieutenant entraîne son père et son frère dans la chambre.

« Papa, as-tu de l'or?

— Mon Fred, pour mon dernier voyage, nous avons décidé, ta mère et moi, de charger la *Belle-Louise* pour notre compte, et, si possible, au retour, rien qu'avec du caoutchouc. En ce moment, on peut faire du cent cinquante pour cent de bénéfice. Pour ce, j'ai emporté soixante mille francs tout en or. Avec l'agio, on peut gagner cinquante pour cent de plus.

— Dis, c'est bien au Venezuela que l'oncle de Gaspard a émigré?

— Oui.

— Je pense que mille francs suffiront pour le voyage, mais mieux vaut plus que moins; veux-tu m'en donner deux mille? C'est pour empêcher Gaspard de rejoindre ce qu'il appelle son poste. »

Sans plus d'observations, le vieux capitaine commence de compter des souve-

rains et des demi-souverains; pendant ce temps, Fred cherche dans un vieux Bottin des pays étrangers, à la rubrique « Venezuela » et arrive à la dernière page.

Il pousse un cri de joie.

« Là! là! » fait-il en posant l'index sur ces mots :

« Plantation d'Orioul, sur les bords de l'Orénoque, café, cacao, sucre. »

Nulle autre indication, pas de nom de propriétaire.

Son père et son frère lisent déjà.

« Eh! eh! fait le vieux capitaine, tu pourrais bien avoir raison, petit. Ce nom d'Orioul, celui du château de ses ancêtres, ce doit être là que demeure Jacques de Larance, le plus jeune des frères de feu le marquis. Un brave homme, doux, aimable. Gaspard est tout son portrait. Seulement, vit-il encore? A cette heure, il aurait mon âge, soixante ans, et, sous les tropiques, c'est presque la vieillesse.

— Qu'importe, dit André, il se sera probablement marié et Fred trouvera sa femme ou ses enfants. »

Le capitaine sursaute.

« Comment! Fred irait aussi là-bas?

— S'il n'est pas accompagné, Gaspard, s'obstinant dans son sot amour-propre, regagnera Cayenne, au lieu d'aller au Venezuela.

— Sûr, appuie le jeune lieutenant.

— Mais, veut encore objecter son père, comment feras-tu pour rejoindre Gaspard? Nous ne pouvons communiquer avec la terre avant quinze jours et il sera libre depuis une semaine. »

Fred se prend à rire.

« Papa, demain, le service médical viendra lui-même me chercher.

— Comment cela, mon fils?

— Au matin, tu feras hisser et amener trois fois le pavillon jaune.

— Mais c'est le signal qu'il y a un malade à bord, cela.

— Précisément, et le malade ce sera moi.

— Toi?

— Oui, et malade de la fièvre jaune... pour rire.

« Donne-moi l'or pour que je le serre dans ma ceinture et la clef du coffre à médicaments, afin que je prépare ma... maladie. »

Au lendemain matin, le pavillon jaune signalait un malade à bord de *La Belle-Louise*, et une embarcation, montée par un jeune médecin, se dirigeait aussitôt vers les trois-mâts.

En voyant Fred, jaune comme un citron, à l'examen des matières rendues, le médecin n'eut pas l'ombre d'une hésitation et déclara :

« Cet homme a le vomito negro, je l'emène au lazaret et vais envoyer immédiatement une équipe procéder à la désinfection du navire. »

Une heure après, Fred était isolé dans une chambre, enfoui sous l'amas de couvertures entassées sur son lit.

Un peu avant dix heures, il tambourinait à coups de poing contre la porte de sa chambre.

CHAPITRE IV

Colère d'un médecin. — Il veut manger. — Médication préventive. — Réglisse et teinture d'iode. — A table. — C'est du rancio. — En promenade à Macapa. — Dans un guépier. — Pour fêter son départ. — La chanson des singes. — Terreur de Fred. — Hors du lazaret. — Au port. — Honnêtes commerçants. — A la maison des pilotes. — Je parle deux langues et de mie. — Engagé comme garçon de salle. — Une ville flottante.

Attiré par le vacarme, un infirmier arrive, ouvre la porte et, en un grand geste, lève les bras pour les laisser retomber aussitôt :

« Ah çà! êtes-vous fou? L'on vous a fait prendre un sudorifique, l'on vous a chaudement enveloppé dans trois couvertures de laine, afin de provoquer une sueur abondante de tout votre corps, et vous vous mettez dans un état semblable? »

L'infirmier montre les tissus jetés pêle-mêle, et Fred, auquel il s'adresse, se promène, en chemise, dans la petite pièce.

« Vous voulez donc mourir? »

— Mon brave, répond le jeune homme, je crois avoir tout mon bon sens et n'ai pas la moindre velléité d'avalier ma gaffe.

— Alors, pourquoi...

— Une question, interromp Fred, où suis-je?

— Au lazaret de Macapa.

— Au lazaret? Là où on isole les gens atteints de maladies épidémiques?

— Oui.

— Mais pour quel motif m'a-t-on conduit ici? Je ne suis pas malade, moi.

— Pas malade! s'exclame l'infirmier, vous avez la fièvre jaune.

— La fièvre jaune? Allons donc! vous voulez rire, mon ami.

— Voyez plutôt vous-même. »

L'infirmier décroche une petite glace suspendue à un clou enfoncé dans la muraille et la présente à Fred. Celui-ci prend le miroir, s'y regarde pendant un moment, le rend à l'homme et, tout pensif :

« Le fait est que, pour être jaune, je suis jaune; un potiron serait presque blanc à côté de moi.

— Et vos mains, vous ne les avez pas vues? Regardez-les donc.

— Tiens! C'est, ma foi, vrai; on dirait des mains de teinturier.

— Vous voyez : allons, soyez raisonnable et recouchez-vous; je vais vous envelopper chaudement. Surtout, ne vous frappez pas; la fièvre jaune, ça n'emporte que les poltrons. »

L'infirmier, un brave homme, ramassait déjà les couvertures.

« Dites-moi, interroge Fred, est-ce que l'on peut manger quand on a la fièvre jaune? »

Les yeux de l'infirmier s'ouvrirent démesurément et sa surprise est telle, qu'il en laisse tomber par mégarde la glace qui se brise en morceaux.

« Manger! Vous voulez manger? »

Fred va à son gilet, en tire sa montre et la consulte.

« Dame! il est dix heures, je n'ai rien pris depuis hier soir et je me sens une fringale à dévorer un gigot. »

L'infirmier n'en veut pas écouter davantage, il disparaît et revient presque aussitôt avec un médecin, celui-là même qui a été chercher Fred à bord.

Ses premières paroles, toutes de colère, sont pour l'infirmier.

« Comment se fait-il que la porte soit ouverte? Vous savez pourtant que la première condition, la plus essentielle peut-être, est, dans le cas de vomito negro, de tenir le malade dans une pièce chaude.

« Avez-vous donc perdu la tête?

— Hé! major, s'écrie l'autre, on la perdrait à moins; cet homme veut manger.

— Un peu de lait tiède coupé d'eau est tout indiqué dans son cas.

— Du lait! Ah bien, oui! Il demande un gigot entier pour son déjeuner. »

Le docteur — un aide-major — un myope, s'il en fut, s'approche du lit où il croit son malade couché et cherche un poignet pour en tâter le pouls.

« Sans doute, pense-t-il, ce malheureux a le délire. »

L'infirmier le tire par la manche.

« Ici, major, sur une chaise proche la fenêtre. »

Le disciple d'Esculape prend son bino- cle, l'assujettit sur son nez et fixe l'étrange malade.

Assis, Fred roule tranquillement une cigarette et va l'allumer.

« Hum! fait le docteur, hum! »

Il toussotte deux ou trois fois.

Évidemment, l'attitude plus que bizarre de son malade dépasse le maximum de ses connaissances dans l'art de diagnostiquer.

« Étrange! Étrange! »

Il prend le poignet de Fred et compte : « Un... deux... trois... »

« Dix-sept, fait-il au moment où la bat- teuse marque la quinzième seconde. »

Ahuri, il se tourne vers l'infirmier :

« Plus de fièvre; avez-vous jamais vu cas semblable : un homme guéri du typhus amaril en quelques heures? »

— Pourtant, ajoute le docteur, pas le moindre doute à conserver sur la nature de la maladie; le coup de barre...

« Vous avez eu le coup de barre, n'est-ce pas, mon ami? »

Fred s'ingénie à donner à sa physiono- mie un air de Jocrisse et répond :

« Un coup de barre, monsieur le major, on en donne à chaque instant à bord d'un navire, et je ne vois pas... »

— Non, non, fait le docteur, souriant de la méprise du marin, il ne s'agit pas de cela, mais d'une douleur intense qui éclate subitement dans les reins et par laquelle débute toujours la fièvre jaune.

— Oui, sûrement, affirme Fred, j'ai eu comme un tour de reins, mais il y a au moins six semaines.

— Et puis, continue le docteur, qui sem- ble ne pas avoir entendu la fin de la phrase, la teinte ictérique du tégument et les vo- missements noirs rendent toute erreur impossible.

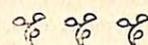
« Cet homme a bien été atteint de vomito negro. »

« Quant à sa guérison si rapide, c'est là une de ces opérations mystérieuses de la nature devant lesquelles la science n'a qu'à s'incliner. »

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

Trois ans dans la péninsule



Indo-Chinoise

Madame Vassal en Annam



M^{me} Gabrielle Vassal, qui vient de passer trois années en Annam à Nhatrang, aux côtés de son mari, le Dr J.-J. Vassal, un des plus distingués collaborateurs de Yersin, a bien voulu nous communiquer quelques détails intéressants sur son séjour dans la péninsule indo-chinoise; en les lisant, nos lecteurs se feront une idée exacte de l'existence quotidienne, qui est celle de toutes les épouses de nos fonctionnaires ou de nos officiers dans ces pays; mais n'oublions pas que si M^{me} Vassal ne décrit qu'incidents pittoresques ou amusants, dans sa modestie, elle oublie de nous parler des dangers de cette vie séduisante : fièvres, serpents venimeux, tigres et surtout pirates.



« Ne cherchez point Nhatrang sur les cartes françaises, nous dit en souriant notre interlocutrice, vous ne trouverez pas. Seuls, les atlas allemands, anglais, américains, vous indiqueront cette localité. Quant aux géographes français, ils s'obstinent envers et contre tous à la baptiser Khan-Hoa, dénomination désuète que les Annamites employaient il y a deux cents ans, et qui est demeurée celle de la province.

« Ne chicanons pas ces messieurs plus long- temps, Nhatrang, en annamite Maison-Blanche, est un charmant petit chef-lieu de province, en Annam, dans le Sud, tout près de la Cochinchine. Il n'a pas plus de 3,000 habitants dont une vingtaine d'Européens : l'administrateur-chef de province, l'administrateur ad- joint, les médecins de l'Institut Pasteur, le postier, quelques colons.

« La ville — mot combien ambitieux — est située au bord de la mer, à l'embouchure d'une petite rizière; sur la plage se dressent les habi- tations des Européens; le long de la rivière habitent de préférence les indigènes, tous pêcheurs de profession. Ces pêcheurs ont des méthodes particulières ils ne mettent à la voile que le soir tombant, et jettent leur filet, la nuit, à la clarté des torches résineuses; à l'aube seulement, ils regagnent le rivage, leur barque toujours comble de poisson, car celui-ci abonde sur les côtes d'Annam : soles, maquereaux, langoustes, crevettes et mille espèces propres au pays : il n'est même pas rare de voir rappor- ter quelque requin tôt dépecé...

« Mais si curieux que fût pour nous le pre- mier aspect de la contrée où j'allais vivre, poursuit M^{me} Vassal, il ne me faisait point oublier ma grande préoccupation : m'installer.

« La maison qu'on nous indiqua comme notre futur logis ne payait pas de mine, bien que située au bord de la mer, dans un site merveil- leux : en briques recouvertes d'un enduit blanchâtre, le toit couvert de tuiles foncées, elle comprend seulement trois pièces, aux murs blanchis à la chaux et parquetées en ciment clair. Des boiseries vert clair apportent dans cet ensemble un peu monotone une note plus gaie. Une véranda, sur laquelle ouvrent toutes les portes-fenêtres, fait le tour de la maison.

« Un bâtiment annexe, situé à quelques mètres, contient cuisine, office, chambres des domestiques et écuries.

« Si pimpant que fût notre nouveau domicile, ses inconvénients ne nous en apparurent pas moins assez rapidement. Dans les armoires à linge, nous trouvions à chaque instant can- crelats et scorpions et quant à notre sucre et

UNE INVENTION JAPONAISE

Contre les Orateurs trop loquaces



Le journal "Ceylon Morning Leader", dans un de ses derniers numéros, nous donne de curieux détails sur une invention faite récemment par un ingénieur japonais. L'information de notre lointain confrère ne semble pas sujette à cau- tion, car les renseignements sont précis, comme vous allez pouvoir en juger.

M. Yamakava est l'inventeur qui a, suivant les propres termes de notre confrère, rendu un grand service à l'humanité, car, grâce à lui, les parlemen- taires trop bavards ne pourront plus fatiguer les oreilles de leurs collègues par des discours intermi- nables.

Hâtons-nous de dire que l'invention de M. Yama- kava est encore toute théorique et que, pour en appré- cier les bienfaits, il faudrait qu'un gouvernement eût le courage de l'adopter pratiquement. Ce qui suppose une modification assez complète de la salle des séances ou de la Chambre des Députés ou du Sénat. Voilà en quoi consiste l'invention de l'ingénieur japonais. A chaque siège vient aboutir une ramification d'un tuyautage qui a son centre sous la tribune où prend place l'orateur ou le soi disant orateur. Au commen- cement de chaque séance, chaque parlementaire, en gagnant sa place, reçoit de la main d'un huissier ou d'un serviteur un certain nombre de petites balles de plomb. Dès que l'auditeur commence à s'ennuyer, il introduit dans l'orifice du tuyau une de ses petites

balles. La petite balle, comparable à une de nos pièces de monnaie, va se placer d'elle-même sous la tribune de l'orateur. Dès qu'un nombre suffisant de ces balles s'est amassé sous la tribune, il fait agir un tremplin automatique.

La tribune se renverse et s'enfonce sous le sol, emportant avec elle l'orateur trop bavard ou ennuyeux. Rassurez-vous, l'orateur n'est pas précipité dans une oubliette profonde et obscure, une sorte de cachot où il gémira dans l'humidité sur la vanité de ses rêves et sur la stupidité de collègues qui ne comprennent pas son talent. Non! L'orateur, sain et sauf, est déposé dans une galerie inférieure, d'où il peut regagner la sortie de l'édifice, s'il est vexé, ou simplement sa place, s'il est rancunier et s'il a le désir de faire subir à son successeur à la tribune un sort identique.

M. Yamakava, l'inventeur, montre les avantages de son système. Plus d'interruptions bruyantes qui font ressembler les chambres à des asiles d'aliénés furieux, les balles s'introduisent dans l'orifice de la conduite sans bruit et avec facilité, c'est-à-dire sans attirer l'attention.

On conçoit les bienfaits d'une telle initiative. Au lieu d'invectives saugrenues ou grossières, clic! la plate-forme joue, et l'orateur disparaît.

C'est de la prestidigitation, c'est aussi de l'urbanité et de la politesse.

Paul-Louis HERVIER.

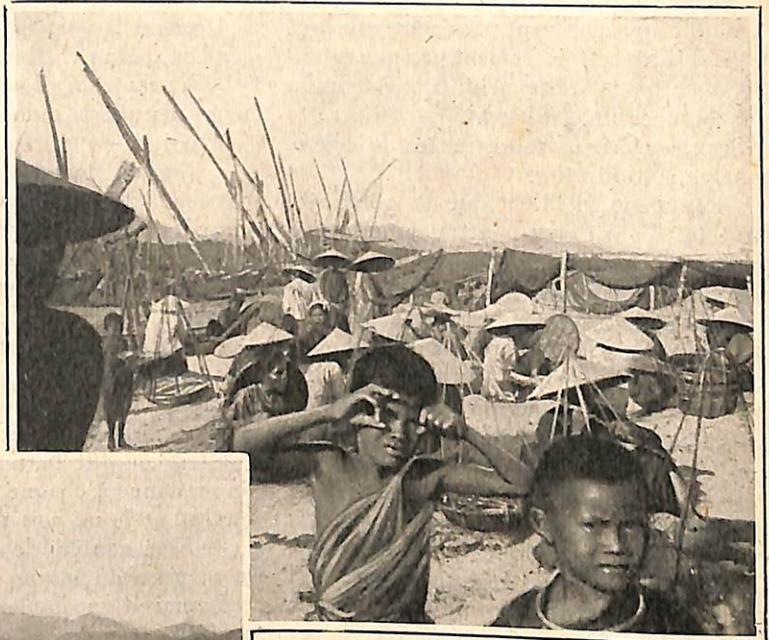
à nos biscuits, ils devenaient la proie des fourmis, si nous ne prenions la précaution de les enfermer dans des récipients hermétiquement clos. Enfin, contre les terribles moustiques, nous dûmes fermer fenêtres et portes avec des toiles métalliques à mailles serrées et fines, moyen de préservation plus agréable que la moustiquaire sous laquelle on étouffe.

« Le recrutement du personnel domestique occupa entièrement les premières journées de mon séjour à Nhatrang, et de façon peu agréable, je vous assure. Le choix le plus important était celui du cuisinier. Celui que j'arrêtai tout d'abord cuisinait assez bien, malheureusement ses principes d'honnêteté et de propreté n'étaient point à la hauteur de ses principes culinaires. Ne pouvant faire danser l'anse du panier, puisque je lui allouais une somme fixe de 6 piastres par semaine (environ 14 fr. 50), à charge pour lui de nous fournir trois plats au déjeuner et trois au dîner; il se contentait d'approvisionner notre garde-manger au détriment de celui des voisins, dont pigeons, œufs, bananes et poulets firent longtemps, à notre insu, l'ornement de notre table.

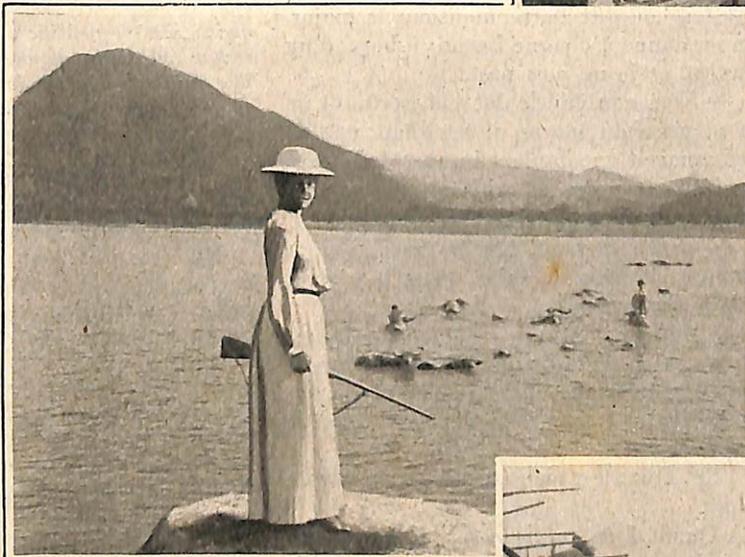
« Sa propreté était aussi douteuse: pour rouler les croquettes de pommes de terre,

jusqu'ici pratique d'autre culture que celle des rizières. Grâce à une surveillance et à des conseils répétés, il réussit cependant à créer autour de notre demeure un superbe jardin, où les pelouses verdoyantes alternent avec les massifs de plantes exotiques.

« A Nhatrang, nous dit notre inter-

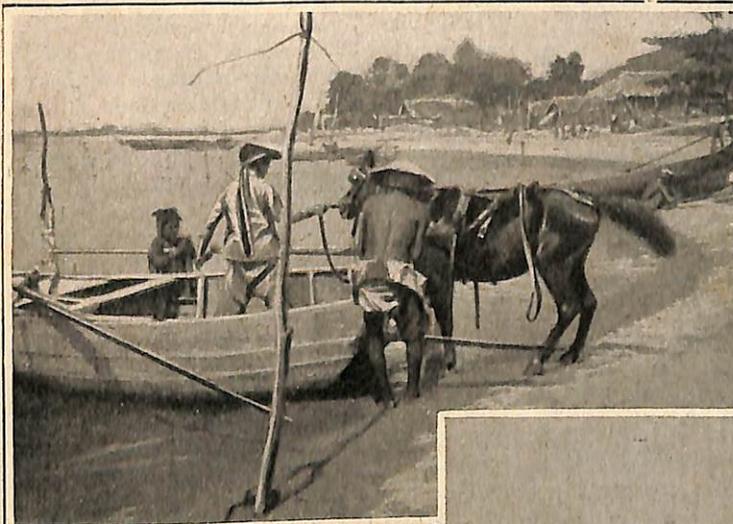


Sur le marché au bord de la rivière, c'est un grouillement ininterrompu.



Au bord de la baie où se baignent les buffles, M^{me} Vassal chassait les oiseaux de mer.

locutrice notre existence se passait calme et régulière. Nous nous levions à six heures et nous allions aussitôt nous baigner dans la mer, avant que le soleil ne fût trop chaud. Puis nous rentrions pour le petit déjeuner et celui-ci terminé, j'accompagnais mon mari, s'il avait



La race chevaline doit, elle aussi, prendre le bac.

sa poitrine lui servait de table, et pour faire les menus ornements en filigrane de sucre qui agrémentent de dessins compliqués la surface des gâteaux, sa bouche, d'où il laissait filtrer le sucre mâchonné lui paraissait un moule perfectionné. Je dus me séparer de ce maître-queux par trop ingénieux, et, après quelques essais aussi malheureux, je finis par trouver un cuisinier chinois, A-Koi, dont la propreté relative et la grande habileté me satisfirent.

« La perle était notre jardinier, un brave coolie, du nom de San, qui n'avait



Les enfants annamites sourient devant l'objectif de M^{me} Vassal.

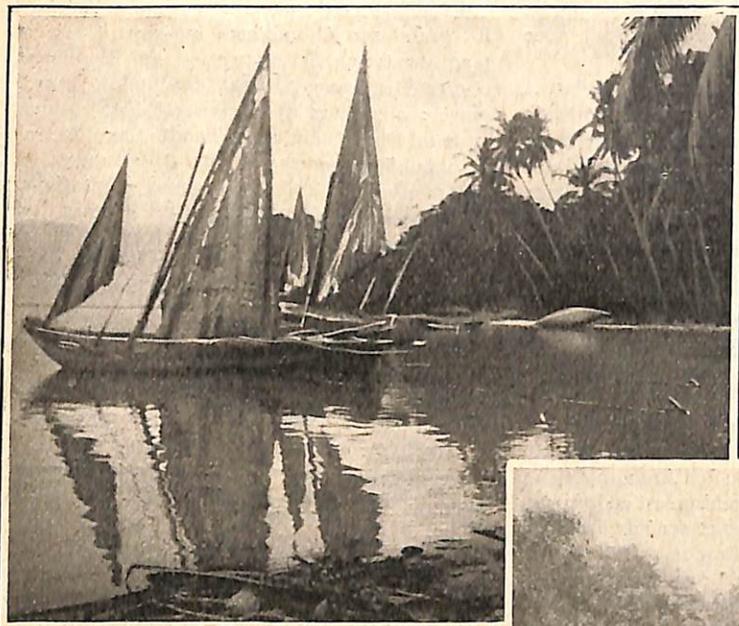


MADAME VASSAL EN ANNAM

Coiffées du large chapeau, les femmes traversent en bac la rivière pour aller au marché voisin.

des malades à voir dans les environs; allait-il simplement à l'hôpital et à son laboratoire, je demeurais à la maison jusqu'à midi. A cinq heures, lorsque mon mari rentrait, nous allions jouer au tennis ou faire une promenade à cheval ou en voiture ou en bateau.

« Un des buts de nos promenades était assez fréquemment Suoi-Giao, ou Concession Yersin, immense domaine situé à quelques kilomètres de Nhatrang, et dont les plantations de caoutchouc, exploitées com-



La petite crique, embarcadère favori de M. et M^{me} Vassal.

mercialement, procurent à l'Institut d'utiles ressources pécuniaires. Suoi-Giao est aussi le lieu de repos du bétail, qui, une fois saigné à Nhatrang pour la préparation du sérum, vient s'y refaire...

« Une des plus pittoresques promenades



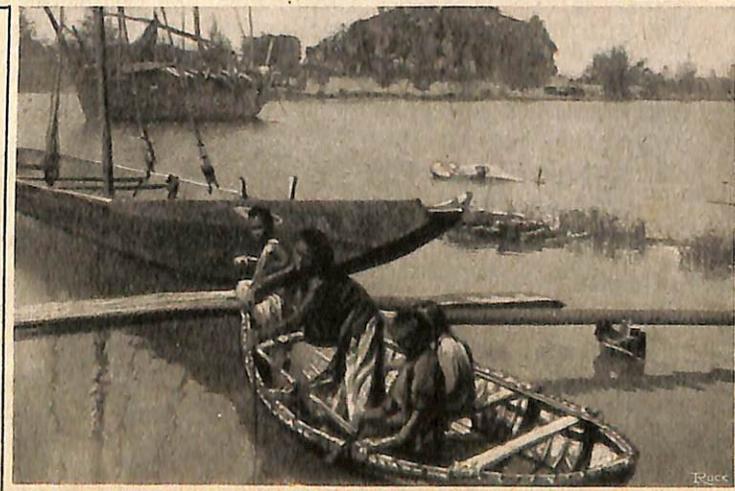
Le docteur Vassal et M^{me} Vassal équipés pour excursionner.



Les Annamites n'emploient guère que des bols pour contenir leurs aliments.

dont j'ai gardé le souvenir est celle au cours de laquelle nous rendîmes visite au Quan-Bô, sorte de mandarin gouverneur de province, qui réside dans « la citadelle », à quinze kilomètres de Nhatrang. Cette citadelle consiste en un village, entouré d'antiques murailles, moitié ruinées et entourées d'un fossé marécageux.

« Nous pénétrâmes dans l'enceinte par une porte étroite, dont les battants massifs roulant sur des roues de bois se refermè-



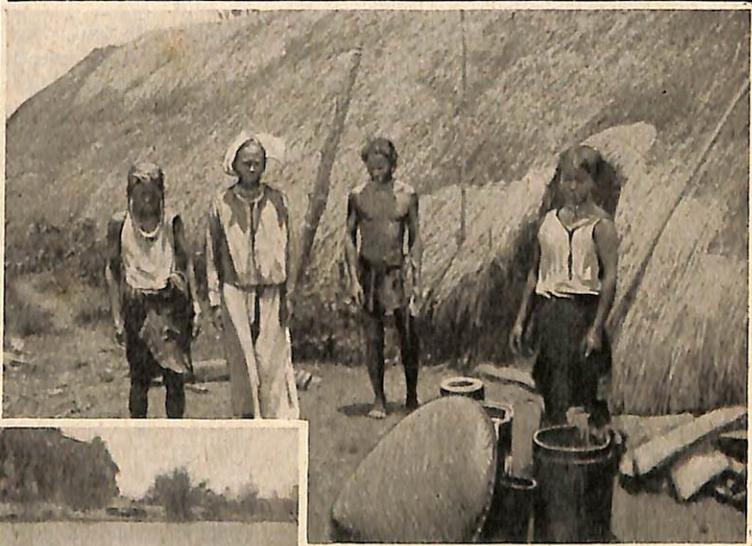
MADAME VASSAL EN ANNAM
Nhatrang est un village de pêcheurs; femmes et enfants passent ainsi leur vie sur l'eau.

rent, sitôt notre voiture entrée; et sitôt ces vieux remparts moyenâgeux franchis, nous nous trouvâmes dans un village annamite ordinaire, mais mieux entretenu. Devant la maison du Quang-Bo, les soldats de sa garde particulière, vêtus de tuniques écarlates et coiffés du petit chapeau conique, étaient

rangés pour nous faire honneur. Leur maître s'avança au-devant de nous jusqu'au bas de l'escalier et nous tendit la main à l'européenne. Car c'est une coutume complètement inconnue chez eux: entre égaux ils se saluent en inclinant la tête et en joignant les mains; devant un supérieur, ils se prosternent très bas: ces génuflexions s'appellent des lais.

« Le Quang-Bo était vêtu d'une robe de soie vert d'eau, richement brodée, il nous reçut dans une pièce, dont les seuls meubles étaient une table de fabrication européenne, quelques chaises de rotin, et une vitrine renfermant son épée, sa mitre, chapeau de cour doré et orné de deux petites cornes appelées « ailes de cigales ». Des plateaux laqués, des boîtes incrustées, des plats de porcelaine bleue, quelques gravures complétaient l'ornementation de la pièce.

« Le Quang-Bo voulait à tout prix nous offrir la champagne, nous ne voulûmes accepter qu'une tasse de thé. Mal nous en prit, car le boy chargé de nous verser l'infusion, trouvant qu'elle ne coulait point assez vite, le col de la théière étant obstrué par les feuilles de thé, mit le bec à la bouche et souffla dedans de toutes ses forces. Après



Sitôt le soleil levé, les indigènes sortent de leurs cases.

ces libations, notre hôte nous présenta ses six garçons et ses quatre filles, tous désignés par un numéro, suivant l'usage annamite: Monsieur 1, Monsieur 2... Nous primes ensuite congé de Quang-Bo, qui, peu de temps après, nous rendit visite, escorté d'une foule si compacte de serviteurs et de soldats, que beaucoup ne purent pénétrer dans notre demeure.

« Nous parcourions aussi avec un intérêt sans cesse renaissant le village annamite, pareil d'ailleurs à tous les villages annamites: petites cases aux

marailles de bambou tressé, au toit de chaume; entourées d'un minuscule jardin où sont cultivées les plantes que l'on peut vendre au marché : bananiers, orangers, pamplemoussiers, maïs, tabac, manioc, cannes à sucre, patates, salades diverses, etc. »

Et M^{me} Vassal nous décrit alors en termes imagés la vie des habitants du village. Avec le soleil levant, sortent de la maison annamite, aussi bien que le propriétaire et sa famille, les cochons, poules, poussins, chiens, qui ont passé la nuit tout ensemble.

« Vêtus d'une petite veste très courte qui s'arrête à la taille, ayant pour toute parure quelque amulette en chiffon pendue autour du cou, les enfants se précipitent en criant et se bousculant; la *ba-gia* (la vieille, c'est-à-dire la grand'mère) balaye soigneusement le tour de la maison, cependant que l'intérieur n'est jamais nettoyé. La femme roule les nattes qui ont servi de lit et vient ensuite disposer au dehors, sur un treillis de bambou placé à quelques centimètres au-dessus du sol, les denrées qui peuvent tenter l'acheteur : régimes de bananes, lentilles, haricots, tablettes de tabac comprimé, feuilles de bétel, pétards et cierges enveloppés de papier rouge et or. Elle s'habille ensuite pour aller au marché; par dessus le pantalon habituel en cotonnade bleue, elle enfle une très longue tunique de même étoffe et de même couleur, et se coiffe du chapeau conique à larges bords, tressé en feuilles de palmier : sur son épaule, elle place la longue tige arquée au bout de laquelle se balance dans des paniers le poisson sec qu'elle va vendre au marché.

« Cette promenade au marché est, paraît-il, l'occupation favorite des jeunes filles et des femmes annamites; c'est là que, tout en bati-folant avec leurs amies, elles donnent la mesure de leur génie commercial. Les chalands sont d'ailleurs nombreux, bien que la vue des marchandises étalées pêle-mêle par terre ne soit pas toujours appétissant, mais parmi eux les femmes sont en grande majorité; en fait d'hommes, on ne voit guère que les Européens et leurs cuisiniers. Aussi, le bruit que font toutes ces femmes qui jaccassent, crient, plaisantent, est-il assourdissant.

« Quand le marché est terminé, les vendeuses s'en retournent, les paniers souvent aussi chargés qu'avant leur départ, car si elles ont vendu, elles ont aussi acheté maintes victuailles. Mais si, par hasard, il s'agit d'emporter un cochon, la scène devient comique au plus haut point, car le seigneur porceau voyage en Annam comme un paquet. Il s'agit donc tout d'abord de le faire entrer dans un panier de bambous à mailles très larges; l'animal crie et résiste, c'est en vain. Une fois dans le panier, il prend donc le parti de passer ses pattes à travers les fentes, mais hurle de plus belle. Sans s'émouvoir, les femmes attachent le panier à un bambou qu'elles portent sur l'épaule.

« En dehors du marché, une des principales occupations de la femme annamite est le travail à la rizière : elles sont plus spécialement chargées de repiquer les semis de riz; quand elles arrivent, les jeunes gens ont déjà arraché les plants et les ont rangés par bottes régulières à une extrémité du champ; les femmes, manches et pantalons retroussés, tuniques rentrées dans le pantalon, pliées en deux, jambes et bras dans la boue, reçoivent les bottes de jeunes plants, les délient et les repiquent un par un en dispositions régulières. C'est là pour les deux sexes une des rares occasions de fréquentation, car en Indo-Chine on ne voit presque jamais les hommes mêlés aux femmes, un mari

ne marche pas à côté de sa femme, et en public il est très rare de voir un homme causant avec une femme.

« La journée finie, les travailleurs regagnent la maison où les attend la grande marmite de riz, dont le contenu est aussitôt réparti dans les bols des convives; dans d'autres bols sont des morceaux de poisson sec ou frais, de porc rôti, de concombres, des jeunes pousses de bambous, des bananes, etc. Chacun prend avec ses baguettes de bois, qu'il manie avec une grande dextérité, les aliments de son goût, qu'il trempe chaque fois dans le *nuoc-mam* (saumure de poisson), condiment indispensable. Et le repas achevé, tous vont se coucher, le chef de famille en dernier lieu, car c'est lui qui place devant l'autel la baguette d'encens qui doit y brûler chaque soir.

« La vie du mandarin ou de l'Annamite riche diffère peu de celle-là : sa maison est en briques, le toit est couvert de tuiles et orné de dragons, les murs sont peints de dragons, de fleurs de lotus, mais l'intérieur n'est pas plus propre. »

« Ces détails de l'existence des indigènes sont presque partout identiques en Indo-Chine, mais c'est peut-être en Annam que les mœurs ont conservé le plus intégralement leur caractère, nous déclara M^{me} Vassal.

¶ Nous demandons encore à l'aimable voyageuse quelques souvenirs sur son séjour à Nhatrang, elle nous raconte la visite qu'elle fit à la briqueterie de Logoum. Sur une des petites places découvertes, des jeunes filles pétrissaient avec leurs pieds l'argile afin de lui donner la préparation et la consistance nécessaires; les ouvrières divisaient ensuite l'argile avec une ficelle, en tuiles et en briques de différentes grosseurs qu'elles placent au soleil, jusqu'à ce qu'elles soient bien sèches. Vient enfin la mise au four.

La fabrication des vases, pots, bols, se fait au tour. Après la cuisson, briques, tuiles et récipients de toute forme prennent une teinte rouge brun : dans cette briqueterie, tous les travaux délicats sont réservés aux femmes, les hommes sont seulement employés à détacher le long du fleuve les blocs d'argile, à couper le bois pour les fours et à entretenir ceux-ci.

« Autre promenade intéressante : celle que nous fîmes au temple Tcham, consacré à la déesse Po-Nagar. Situé sur une colline de trente mètres de hauteur et dominant d'un côté toute la baie de Nhatrang, de l'autre toute la vallée et le fleuve. Ce monument, qui date du III^e siècle de notre ère, comprend deux grandes tours de briques. A l'intérieur se trouve la statue de la déesse Po-Nagar, la Bhagavati des Indiens, pourvue des dix bras traditionnels, dont certains sont armés d'attributs : massue, sabre, lance, plateau, boule. L'intérieur des tours est étroit : à peine quatre personnes peuvent y trouver place. Les excursionnistes admirèrent beaucoup ces vestiges de la civilisation cham, dont la restauration intelligente est due à M. Parmentier. »

¶ C'est au retour de leur visite à la souriante déesse qu'ils assistèrent pour la première fois à la fête du Tet, ou jour de l'an annamite, qui les amusa beaucoup, bien que pendant ces dix jours leurs domestiques les eussent complètement abandonnés pour aller prendre part aux réjouissances populaires : les jeux de hasard, les joutes sur l'eau où les combattants sont placés dans des paniers ronds de bambou tressé, les courses de sampans peints en noir avec un œil blanc énorme de chaque côté de la proue et surtout les courses de chevaux.

Et M^{me} Vassal nous dit à ce propos combien fut grand son étonnement en voyant arriver pour assister au Tet quantité de fonctionnaires et de colons français venant du fond de la province : douaniers ayant déserté leurs salines ou leurs îles, géomètres et conducteurs de travaux publics accourus du fond de la brousse ou des montagnes, colons de leurs plantations. Et tous accompagnés de leurs femmes qui avaient passé des journées en mer ou sur le fleuve dans un sampan, à travers la forêt dans un palanquin, dormant dans des cases annamites.

Tellement reste vivace, chez nos Françaises, l'énergie juvénile et souriante qui les fait braver dangers et fatigues, qu'il s'agisse de se procurer une distraction ou d'accomplir un devoir.

GASTON PHELIP.

AU PAYS DU PROGRÈS

Une Prison Canadienne

Le Canada est un pays de progrès. Lisez plutôt les lignes qui vont suivre.

L'aventure aurait été rapportée par un voyageur que nous l'aurions écoutée d'une oreille sceptique, incrédule, mais c'est un journal sérieux qui la conte, un journal de la région où le fait s'est produit et qui, par conséquent, doit être bien informé. Le *Montreal Daily Witness* nous dit que les faits se passent à Montpelier. Lisez bien ce mot et ne croyez pas que le typographe a fait une erreur en oubliant un *l*. Montpelier est une ville canadienne, située dans le Vermont. Ceci dit, abrégeons l'information de notre lointain confrère.

Une prison dont les prisonniers reçoivent la permission d'aller se promener sans gardiens et de se rendre à une représentation d'un cirque, c'est, vous en conviendrez, une prison extraordinaire.

Prison, est-ce le mot? Ne pourrait-on pas imprimer le terme *institution*? Cette institution se trouve à Montpelier.

Dernièrement, un cirque vint s'installer à Montpelier, le directeur de la prison donna des billets d'entrée pour ce cirque à onze de ses « enfants », car c'est ainsi que ce directeur modèle se plaît à appeler ses prisonniers.

« Allez, leur dit-il, amusez-vous bien et surtout gardez-vous de revenir trop tard. Je veux vous voir tous à dîner. »

Et cet excellent homme se hâta de dire qu'un repas succulent serait servi le soir même. Après le plaisir des yeux, les douceurs de la table, quoi de plus naturel...

Pourtant, plus sévère, il ajouta :

« Vous êtes des privilégiés. Vos camarades sont au travail et ce soir ils seront heureux de vous entendre raconter ce que vous avez vu. Hâtez-vous! »

Ce que le directeur ne disait pas, c'est que les camarades auraient pu, eux aussi, aller à la matinée donnée par le cirque ambulante, mais qu'ils avaient préféré aller au travail chez les fermiers des environs, afin de gagner quelque argent.

Car l'histoire des prisonniers allant au cirque n'est qu'un fait isolé; nous nous contenterons simplement de mentionner que les prisonniers de Montpelier sont autorisés par un décret peu ancien voté par les autorités de l'Etat de Vermont à aller travailler en dehors de la prison. Il n'y a qu'une seule condition à cette autorisation : tout homme doit au moins gagner un dollar par jour.

PAUL HUGAULT.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

II^e Partie — Les Lotus Verts

Chapitre XV

A TRAVERS LA MURAILLE (Suite.)

Je me penchai au judas. Franz venait d'entrer dans le cabinet de travail du consul.

Cette fois, il ne portait point le masque qui, dans notre précédente rencontre, m'avait constamment caché ses traits.

Je voyais enfin le visage de l'homme qui, si cruellement, m'avait révélé son existence.

Et un sentiment subit me bouleversa.

Il me parut naturel que Franz fût mon ennemi, parce qu'il représentait la continuation d'une lutte commencée plusieurs mois auparavant.

Il était le portrait vivant de son père, de ce sinistre comte Strezzi, dispensateur de la mort par le rire, que X. 323 avait vaincu naguère.

En plus jeune évidemment. Mais c'était le même profil sec, le même regard d'acier. Il parla et il me sembla que la voix du criminel défunt s'élevait du fond du tombeau, avec sa politesse cruelle, avec ses inflexions d'ironie impeccablement mondaine.

« Ma chère Aldine, ce m'est un vif plaisir de vous revoir. »

La jeune fille s'était redressée; debout en face de son terrible cousin, je la sentais tendue à se briser dans la volonté de ne pas trahir son épouvante angoissée.

« Moi aussi, vous n'en doutez pas. »

— Vous me semblez fatiguée... Ne vous en défendez pas. Les jeunes filles ne savent pas *flirter avec la mort*, ceci dit sans reproche. Enfin, réjouissez-vous; mes ennemis les plus directs sont écrasés... pour punir les trois empereurs, je n'aurai pas besoin de votre concours. Vous vivrez heureuse, sans soucis, tandis que j'achèverai l'œuvre léguée par mon père. »

Sans doute, la pseudo-dactylographe craignit de ne pouvoir parler, car elle se borna à acquiescer d'un signe de tête.

Franz ne remarqua pas son trouble, ou peut-être, accoutumé à considérer sa cousine comme un cœur faible devant le crime, ne s'en inquiéta-t-il pas.

« Je devine, reprit-il, combien il vous sera agréable de vivre paisible, sans avoir pour objectif les cadavres d'ennemis irréconciliables. »

Et avec une atroce raillerie :

« La femme est ainsi

faite. Toutes ses facultés de haine tendent uniquement à supplicier ceux qu'elles aiment ou qu'elles ont aimé. Elles ne comprennent pas, ou peu, la vengeance pour la vengeance; non, le tiroir de leur cœur où est serrée la haine ne s'ouvre qu'avec une seule clef, qui a nom l'amour. »

Il riait. Sa figure aux arêtes dures se plissait étrangement en un rictus ironique. Ses yeux lançaient des éclairs gris, que l'on eût cru produits par la réflexion de rayons lumineux sur une lame d'acier.

« J'ai pour vous la plus vive affection, cousine Aldine, poursuit le personnage. Aussi veux-je abrégier autant que possible cette dernière aventure où j'ai dû solliciter votre concours. »

— Je ne vous l'ai pas refusé, fit la jeune fille d'une voix indistincte.

— Non, certes, je le sais et je vous garde reconnaissance d'avoir fait violence à votre douce âme de mansuétude. Je comprends que l'existence d'une dactylographe n'ait rien d'attrayant et que la société de Stephy et de Catherine ne vous ait pas plu autant que celle de *fraulein* du meilleur monde... »

Il s'arrêta au milieu de cette improvisation sinistrement railleuse, et changeant de ton :

« Très obligé, je vous certifie; mais remettons à plus tard les congratulations. La meilleure manière de vous démontrer ma satisfaction est de mettre fin à votre collaboration à mon œuvre. En sortant d'ici, vous serez délivrée de tout souci à venir. Donc, hâtons votre sortie. »

Et la voix nette, autoritaire, le chef des Yeux d'Or vert demanda :

« Le brassard aux opales? »

Aldine leva le bras autour duquel Tanagra avait fixé le bijou révolutionnaire.

« Ici. »

Son interlocuteur palpa le joyau à travers la manche du corsage.

« Bon! Première victoire. Où le consul l'avait-il caché? »

La jeune fille désigna le classe-papiers. Franz eut un éclat de rire.

« Pas mal! Pas mal en vérité. Ce digne Russe n'est que la moitié d'une bête... Passons au reste de l'aventure. Stephy? Catherine? »

— Partis.

— Partis? C'est donc qu'ils ont accompli le... travail dont je les avais chargés?

— Ils l'ont accompli. »

Toute la personne du criminel exprima une joie sauvage.

« Alors X. 323, sa sœur, sont dans l'impuissance de contrecarrer désormais mes desseins? »

L'index de miss Aldine se pointa vers la porte de l'antichambre.

« Je vais voir cela. »

Ces cinq syllabes me font frissonner, et je sens que les doigts de Tanagra subissent également une palpitation nerveuse.

Nous avons eu la même pensée. S'il s'aperçoit de la supercherie... qu'arrivera-t-il?

Et le sang-froid, de la fausse dactylographe nous stupéfie.

En présence du danger immédiat, elle a retrouvé la fermeté, la résolution.

« Oui, rendez-vous compte, dit-elle d'un ton dégagé. Seulement, évitez toute lumière. »

— Pourquoi?

— Parce que la clarté peut attirer les regards. Des yeux indiscrets sont fixés sur cette résidence. Et puis, il y a autre chose. Le consul doit venir ce matin de fort bonne heure. Il désire avoir une conférence avec X. 323.

— Bon! Elle n'aura pas lieu.

— Cela est certain; mais dans le but d'assurer aux Néronéf de longues heures pour gagner du large, j'ai remis au gardien de la porte, en lui en disant le contenu, un mot pour le consul. Je dis à ce personnage que X. 323 et sa sœur, quelque peu souffrants, souhaitent n'être pas réveillés demain.

— Très drôle, souligne Franz... On ne les réveillera plus. Vous avez le mot pour rire, cousinette. Ne vous fâchez pas de me voir rire... Je n'allumerai pas. Inutile d'inciter un k'vas quelconque à faire du zèle, à venir s'inquiéter si les nobles hôtes du consulat n'ont pas besoin de ses services.

— Oui. C'est ce que je voulais exprimer.

— Les chambres de ces... dormeurs sont de l'autre côté de l'entrée?

— Oui, les clefs sur la porte.

— Décidément, Aldine, vous pensez à tout. Vous prouvez victorieusement qu'une femme intelligente peut s'adapter aux circonstances les plus opposées à ses tendances personnelles. »

Et ce lugubre madrigal décoché avec un sourire de fauve, il quitta le cabinet de travail.

Une émotion angoissante nous étreint; nos mains se serrent convulsivement.

L'ouverture du judas nous permet de distinguer miss Aldine, penchée en avant, toute sa personne tendue vers la baie par laquelle Franz Strezzi vient de disparaître.

Elle aussi est en proie à une terrible anxiété.

Que Franz ait l'idée de faire flamber une allumette et il reconnaîtra la supercherie!

Il s'écoule deux minutes qui marquent dans la vie d'une personne.

Strezzi reparait.

Oh! il n'a rien deviné. Sa bouche mince, ouverte par un rire muet, dit la satisfaction intense. Il veut l'exprimer aussi par des paroles.

« Braves gens, ces Néronéf... Je me suis rendu compte à tâtons... Cela suffit. Le froid de la mort ne se simule pas et

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 1^{er} semestre de 1911 (tome 29 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pour le *Journal des Voyages*, pouvant contenir l'année complète, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux, plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.

un stylet planté dans le dos, au-dessous de l'omoplate, enlève toute crainte de convalescence. »

Un rire horrible ponctue la criminelle plaisanterie. Mais il a un geste de dégoût.

« Je me suis mis du sang aux mains, pouah ! Le répandre n'est rien, mais se tacher avec est horrible... Un homme bien élevé ne se libère jamais de certaines délicatesses d'éducation. »

Ma parole, ce meurtrier a pâli. Il ressent des nausées.

C'est d'un geste hâtif, énervé, qu'il prend son mouchoir, qu'il essuie violemment ses doigts ensanglantés.

« Fumez une cigarette, cousin ; ce sont des andrianopoulo, parfumées à l'essence de roses, cela chassera l'odeur fade du sang. »

Il s'esbaudit.

« Elle pense à tout, la cousinette. Ah ça ! Vous aviez donc deviné que je me salirais au contact de ces canailles d'espions ? »

Canailles. Il ose parler ainsi de ceux que j'aime !

Mon courroux ne peut se développer ; miss Aldine réplique :

« Vous ne le pensez pas. Seulement, je tenais à contrôler le... travail du couple Stephy... Je sais ma nervosité et je m'étais munie d'un palliatif. Je ne fume pas à l'ordinaire, mais en état de trouble émotif, le blond tabac d'Orient me ramène au calme. »

Elle tend à son interlocuteur une boîte historiée. Il y prend une de ces exquises cigarettes Andrianopoulo, dont la fumée répand le parfum des roses. Il l'allume, en aspire la vapeur opaline.

« Exquisés, en vérité, ces andrianopoulo. Je vous remercie, cousinette. Non seulement vous déterminez le... départ des adversaires, mais vous guérissez vos alliés. Satanas m'emporte si vous ne mériteriez pas un titre inédit dans ce genre : La Mitrailleur de la Croix-Rouge. »

Sous l'atroce plaisanterie, la jeune fille chancelle. Je distingue ses doigts se crispant sur le bureau près duquel elle se tient.

Franz, aveuglé par son triomphe supposé, ne voit rien. Son érudition viennoise l'entraîne à cette constatation lyrique :

« L'empereur Néron était un imbécile... La pourpre impériale convient aux sots. N'a-t-il pas dit cette absurdité : « Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon ! » Stupide ! Ou bien peut-être le puissant imperator

était-il atteint d'une paralysie des nerfs olfactifs. »

Il ricana :

« Mais je bavarde inutilement. Pour l'instant, il s'agit de quitter le consulat. Veuillez prendre ce que vous souhaitez emporter, Aldine. »

— Mes malles sont faites et bouclées.

— Alors, venez sans plus tarder. »

Dans un souffle, Tanagra susurra à mon oreille :

« Ouvrez le judas qui regarde dans la chambre de débarras. »

Je me glissai le long du mur. J'actionnai le poussoir, la plaque quadrangulaire se rabattit.

douleur, ses cartouches effroyables chargées : partie de protoxyde d'azote, ce gaz hilarant, liquéfié ; et partie de cultures microbiennes. Ceux qui étaient atteints mouraient de suite, contractés par un spasme hilare provoqué par le protoxyde d'azote se détendant brusquement pour revenir à l'état gazeux ; les microbes répandaient dans la ville une épidémie : typhus, peste, choléra, typhoïde ou autre... Le fils a renoncé aux projectiles microbiens, dont le secret fut dévoilé par nous... L'arme aurait désigné l'assassin ; mais il a utilisé le dirigeable.

— Et alors, le bolide rouge, les dix yeux d'or ?

— Projections lumineuses sur le ciel. Il avait fait des expériences en Hongrie, au-

dessus des forêts qui avoisinent la station thermale de Bartfa-Furdô. Nous en avons été avisés. Mon frère avait deviné l'ennemi non encore révélé. Nous avons averti Ellen. »

Elle se tut. Je regardais de tous mes yeux.

« Les malles d'abord, » prononçait à ce moment Franz Strezzi.

Il détacha le crochet rattachant la corde à la nacelle, le passa dans la poignée de l'un des *trunks* formant le bagage de l'ex-dactylographe. Aussitôt la lourde malle s'enleva par la fenêtre.

Un instant plus tard, corde et crochet reparaissaient. Cinq fois se répéta la même manœuvre.

« Aux passagers maintenant, » reprit le terrible chef des



LES DIX YEUX D'OR

« Pouah ! Je me suis mis du sang aux mains, » dit Strezzi. (P. 30, col. 1.)

Chapitre XVI

LA COMÈTE ROUGE

Et la puissance, la mobilité, le mystère des actions de Franz Strezzi me furent expliquées d'un coup.

La croisée du cabinet de débarras m'apparut ouverte. Une ligne droite la barrait verticalement.

Je devinai une corde, laquelle aboutissait à un panier d'osier posé sur le plancher. La forme de ce récipient, sa dimension, me rappelèrent aussitôt les nacelles des aérostats sphériques.

« Un ballon ! murmurai-je.

— Un dirigeable, rectifia miss Tanagra. Souvenez-vous que le père de ce misérable avait imaginé un engin de ce genre, à l'aide duquel, par les nuits obscures, protégé par les ténèbres, ce monstrueux criminel allait porter, là où il avait décidé de semer la

Dix Yeux d'Or.

Il me sembla que sa voix avait perdu de sa netteté. Il se passa la main sur le front comme s'il y éprouvait une sensation de lourdeur.

Toutefois, il enjamba le rebord de la « nacelle », aida miss Aldine à prendre place auprès de lui, puis, rattachant le crochet, il agita la corde.

Celle-ci se tendit aussitôt et les deux personnages disparurent dans l'air.

« A notre tour ! » murmura ma chère compagne.

Je voulus lui demander le sens de cette exclamation, mais déjà elle avait traversé le réduit circulaire et ouvert l'entrée masquée par la bibliothèque. Sur le seuil, elle me faisait signe de la suivre. Et comme j'hésitais, elle prononça avec un peu d'impatience :

« Venez ! »

Quelques pas et nous nous trouvons dans la salle de débarras, vide à présent de tous bagages.

« Nous allons donc les rejoindre? murmurai-je, non sans étonnement.

— Sans doute.

— Mais nous mettre en présence de Franz Strezzi?...

— Il ne nous verra pas. Il va dormir.

— Dormir?

— Oui, la cigarette que lui a offerte sa cousine. »

Une seconde, je restai muet. Pourtant, j'ai vu opérer X. 323 et je devrais être habitué aux surprises.

« Soit, lui ne nous verra pas; il reste ses complices, ajoutai-je peu rassuré.

— Tous morts... sauf Marcko. »

« Marcko... L'homme que j'ai entrevu dans la vallée du Natroun, au Tombeau des Vierges?

— C'est en effet Marcko que vous avez vu. Eh bien, Marcko a persuadé son chef Strezzi que les complices n'étant plus nécessaires, il convenait de les supprimer, afin d'éviter leurs indiscretions toujours possibles. Voilà pourquoi tous ont été envoyés en des points où la police égyptienne les a cueillis.

— Morts?

— Empoisonnés au moment du départ, un toast au champagne Strezzi. Plus de danger qu'ils prononcent des aveux dangereux, ni qu'ils remarquent notre présence à bord du dirigeable.

— Pourtant, pour assurer la manœuvre?

— Le pilote Marcko.

— Eh bien?

— Il est dans sa logette de direction. Il croit remonter le couple Neronef. »

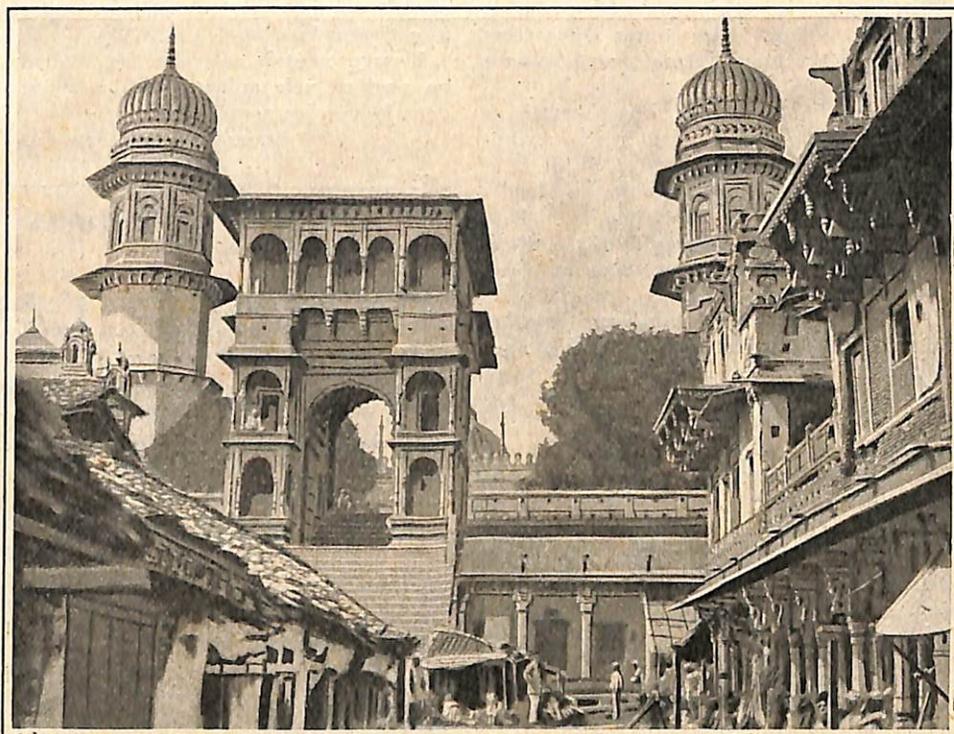
(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

Les SOUVERAINES ASIATIQUES Reines de Bhôpal

L'Etat de Bhôpal, d'une superficie globale de

couronnées de créneaux et flanquées de tours sans fossés ni glaces, forment une enceinte de six kilomètres. Les portes donnant accès dans la ville, encadrées par de massives tourelles, ont un caractère tout à la fois grandiose et original. Les Européens n'y peuvent pé-



La Mosquée ou « Jumbab-Musjid » est au centre de la cité. C'est un assez bel édifice monté sur une massive terrasse en grès rouge; elle est surmontée d'un dôme flanqué de minarets octogones de 40 mètres de hauteur.

dix-neuf mille kilomètres carrés, est admirablement situé sur un plateau élevé que traverse la ligne « Bhôpal State Railway ». Sa population est de plus d'un million d'habitants dont près de 80,000 occupent la capitale.

La ville est bâtie en amphithéâtre sur le versant d'une colline rocheuse; d'épaisses murailles

nètrer qu'avec l'autorisation de la reine.

La ville actuelle, de fondation moderne, contient peu de monuments; elle n'est intéressante que par la bizarrerie des constructions et le pittoresque des habitants.

Une des figures les plus remarquables de l'Inde est la Begum Secundra qui naquit en 1817. A la mort de son mari, Jehanghir, elle se proclama régente du royaume sous le nom de Shah-Jahan, pendant la minorité de sa fille qui en 1859 abdiqua en faveur de sa mère.

Au lieu de gouverner du fond de son harem, cette reine, bravant tous les usages les plus inviolables, se montra au peuple, le visage découvert, chevauchant au milieu de ses soldats sur lesquels elle exerçait un grand prestige; elle assumait toutes les responsabilités du pouvoir absolu dont elle fut l'incarnation vivante.

Au moment le plus difficile elle écarta habilement les Anglais qu'elle aida cependant de sa petite armée bien organisée lors de la révolte des cipahis. Cette habile manœuvre lui valut une sérieuse augmentation de territoire et de nombreuses marques d'estime de la reine Victoria. Elle mourut en 1868, laissant le pouvoir à sa fille la Bégum Shah-Jahan, la souveraine actuelle, celle qui vient de séjourner trois semaines à Paris avant de se rendre aux fêtes du couronnement de George V.

Le premier mari de celle-ci mourut en 1867 en lui laissant une fille. En 1871 elle contracta un second mariage mais fut bientôt veuve encore une fois, ce qui ne l'empêcha pas de gouverner personnellement, ainsi que l'avait fait sa mère.

En 1897 je fus l'hôte pendant plusieurs jours de cette souveraine musulmane plus scrupuleuse des obligations sociales imposées à son sexe que ne l'avait été la Begum Secundra, car je ne pus que l'entrevoir à travers une tapisserie qui nous séparait au cours de l'audience qu'elle voulut bien m'accorder. A. ANNET,

Au Pays du Soleil

Sur les Pics neigeux



LE SKI EN KABYLIE

Dans la Kabylie, si accidentée et si pittoresque, la neige recouvre souvent le sol d'une couche suffisamment épaisse pour arrêter les diligences et même les courriers qui parcourent à pied un long itinéraire. Les correspondances sont retardées, ce qui ne va pas sans de nombreux inconvénients. Il n'y avait qu'un moyen de tourner la difficulté: doter les messagers de skis, c'est ce que l'on a tenté de faire l'hiver dernier. De même que nos braves facteurs ruraux ont été dotés de bicyclettes depuis quelques années, les courriers kabyles feront l'apprentissage du long patin de bois qui nous vient de Norvège et dont on connaît les avantages. A. R.

Les SUPERSTITIONS LAPONNES Tambours Magiques

Les Lapons, qui représentent une branche de la grande famille mongole, ont conservé des traces nombreuses d'anciennes coutumes païennes, analogues au chamanisme des Mongols.

Bien que les Russes les aient convertis, il y a déjà plusieurs siècles, à la religion orthodoxe et que, dans la Finlande, la Suède et la Norvège, on ait fait d'eux des protestants luthériens, bien qu'on leur ait aussi imposé l'obligation d'envoyer leurs enfants à l'école, il ne semble pas qu'ils se soient entièrement transformés.

Il est un fond de croyances superstitieuses et il est telles de leurs pratiques de sorcellerie qui ont survécu à leur conversion et qui, il y a peu d'années encore, passaient pour n'avoir pas entièrement disparu.

C'est ainsi que, pendant longtemps, les Lapons consultaient, dans toutes les circonstances importantes, une écorce de riz ou de bouleau sur laquelle les sorciers avaient tracé des images de dieux, d'hommes et de toutes sortes d'objets très divers. C'était toute une science que de tirer de ces figures le sens caché qu'elles pouvaient avoir.

Mais les plus remarquables instruments de divination étaient sans contredit les tambours magiques qui servaient aussi aux sorciers à prédire l'avenir et auxquels ils devaient leurs moyens d'existence.

Les sorciers, ou noaïdes, jouissaient d'un grand prestige moral.

Ils prétendaient que, pendant leurs extases, leur âme se transportait sur les ailes d'un oiseau de l'empire des morts, au delà des limites des régions humaines. Il n'était pas étonnant, dès lors, qu'ils pussent connaître et interpréter les volontés des dieux.

Les tambours à l'aide desquels ils opéraient étaient faits en peau de renne, fortement tendue par des chevilles, et couverts de dessins et de caractères magiques peints avec une décoction d'écorce d'aulne, bouillie dans du sang de renne. Quelques-unes des figures devaient être peintes avec du sang provenant du cœur d'un ours.

On voyait sur les tambours magiques, grossièrement dessinés, chacun dans un rayon de l'instrument, les dieux lapons, le soleil, la lune, les étoiles, les Lapons eux-mêmes avec leurs rennes, et encore des animaux sauvages, des oiseaux, des poissons. Les dessins étaient d'autant plus nombreux que le noaïde était plus habile artiste.

Des ficelles, munies de bagues de carton ou de petits morceaux d'étoffe de couleur vive, pendaient tout autour du tambour, en signe de gratitude des clients du sorcier qui avaient été satisfaits de ses prédictions.

Pour consulter l'oracle, on faisait cercle autour du sorcier.

Celui-ci commençait par frapper énergiquement sur le tambour au moyen d'un petit marteau de corne de renne, en forme de T, dont le manche était muni d'un trou par où pendaient aussi des ficelles et des lanières de drap. Mais ce n'était là qu'un préliminaire destiné à fixer l'attention du public.

On passait ensuite à la partie sérieuse de la consultation. Le diseur de bonne aventure, prenant un anneau de laiton, le posait sur le tambour et frappait doucement celui-ci. L'anneau se déplaçait à la surface et c'est de sa marche

que le devin tirait ses pronostics. Les présages étaient bons ou mauvais selon que l'anneau venait couvrir telle ou telle figure. Naturellement, le sorcier y trouvait toujours réponse à la question qu'on lui posait.

Les Lapons consultaient le tambour en toute occasion, aussi bien au cas de maladie que s'ils avaient quelque chose d'important à entreprendre.

L'usage en était autrefois très répandu et on peut en voir aujourd'hui des spécimens dans les musées norvégiens.

GUSTAVE REGELSPERGER.

LES GRANDES AVENTURES

Bras-de-Fer

par

Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique

CHAPITRE VII (Suite.)

DE Tresmes se sent devenir fou ! Faut-il donc lâchement renoncer à une défense encore possible?... Mais son ami, le vénérable compagnon auquel il s'est dévoué corps et âme, peut-il être lui-même son assassin?...

Sa résolution est prise...

« La vie sauve pour Saint-Clair et pour mes hommes, et je me livre... »

— Non, non ! crie Saint-Clair d'une voix retentissante. Défendez-vous jusqu'à la mort ! »

Mais le Roi du Bagne a répondu :

« J'accepte !... »

La porte s'ouvre et de Tresmes, pâle, mais résolu, franchit le seuil...

Il s'avance vers le Roi du Bagne, qui éclate d'un rire satanique :

« Triple niais ! hurle-t-il, qui a cru à la parole d'un forçat !... Regarde-moi donc, Pierre de Tresmes... »

Il arrache son masque et Pierre pousse un cri d'horreur :

« Toi ! Toi, mon frère ! Toi, Jean de Tresmes ! »

— Oui, ton frère le forçat !... Ah ! tu me reconnais et tu sais que j'étais sans pitié... Allons ! vous autres, crie-t-il à ses hommes, à l'assaut et tuez tout !... »

Un hurlement de rage lui répond.

Les forçats trouvaient déjà qu'on tardait trop à en finir ! L'or était là, devant eux !... Et affolés de passion furieuse, ils s'élançent...

« Misérables ! »

Ce mot, lancé d'une voix vibrante, a retenti comme un coup de tonnerre...

A travers les rangs des forçats, un homme a bondi, une hache au poing, s'ouvrant une trouée sanglante.

La ruée est formidable, comme celle d'un obus...

Reproduction et traduction réservées, voir le n° 727 à 757.

Des cris de douleur, des imprécations, du sang qui gicle, des corps qui tombent.

Dans le groupe des forçats, il y a comme une oscillation... cette irruption imprévue les effare comme un bolide qui tomberait du ciel... ils ne songent même pas à se défendre, à frapper... ils ont peur !

Le Roi du Bagne a vu... quel est ce démon qui semble surgir des entrailles de la terre...

Mais déjà l'homme est devant lui...

« Bras-de-Fer ! » rugit le bandit...

Une main, une griffe, un étau, s'abat sur lui... et le saisissant à la gorge, l'enlève de sa selle... le précipite sur la terre...

Des coups de feu éclatent... mais les forçats redoutent de frapper le dab... les balles se perdent...

« Mon père ! » crie Madiana.

De la lame de son couteau, elle coupe les liens qui immobilisent Saint-Clair.

« Mon enfant ! ma fille bien aimée !... »

Mais Madiana a ramassé la carabine échappée de la main du Roi du Bagne...

« Défendons-nous, père ! Avec lui, nous sommes sûrs de la victoire... »

De Tresmes s'est ressaisi. Il a lancé un signal.

Les défenseurs du placent accourent à sa voix... la bataille recommence.

Électrisés par la délivrance de Saint-Clair, par ce nom de Bras-de-Fer dont l'écho a passé par toutes les Guyanes, les hommes de Pierre de Tresmes ont retrouvé toute leur énergie.

De Tresmes les lance corps à corps contre les bandits. Horrible mêlée !

Saint-Clair, de Tresmes, Moustique et aussi ce brave gosse de Fichalo déchargent leurs armes dont chaque coup porte à coup sûr...

Bras-de-Fer a relevé son adversaire qu'il tient debout, paralysé par l'étreinte de sa gorge :

« Donne à tes bandits l'ordre de mettre bas les armes, lui dit-il en plongeant dans ses yeux son regard qui brûle comme le feu, où je ferme la main et tu es mort... »

Il a légèrement desserré les doigts... l'homme dit :

« Je me rends !... »

— Alors exécute mes ordres...

— Oui... »

Bras-de-Fer ouvre la main...

Le Roi du Bagne alors se baisse et lui lance en pleine poitrine un coup de tête formidable... Bras-de-Fer recule d'un pas.

L'autre se rue comme une bête fauve et se jette dans les rangs des forçats, criant :

« Tuez ! tuez ! pas de pitié !... »

Mais Bras-de-Fer a bondi à son tour... en même temps que lui, il tombe dans un groupe de forçats qui tirent sur lui presque à bout portant !...

Le Roi du Bagne dont le revolver est déchargé lui assène en plein crâne un effroyable coup de crosse... mais Bras-de-Fer ne sent rien, ne redoute rien... sous l'imminence du péril, ses forces sont décuplées...

Il n'a pas d'armes, mais ses poings sont des massues...

Mais ce bruit même rend plus solennel, plus impressionnant le silence qui règne au pied du fort de Loreto.

Le lieutenant de Beaupré se sent le cœur serré.

Il a ordonné la halte et, seul, il s'avance jusqu'à la première enceinte.

Le sol est pierreux mais solide sous les pieds. Il lève les yeux et voit la plate-forme à une hauteur de quatre mètres tout au plus.

La construction est de roches et de pierres énormes. Très facilement défendable, tant qu'une brèche n'est pas ouverte.

Il semble que les Mexicains aient abandonné la redoute : et pourtant le jeune officier qui a charge de la vie de ses hommes, hésite à donner le signal de l'escalade.

Bec-Salé s'approche de lui :

Lieutenant, lui dit-il, sans vous commander, nous voudrions bien enlever cette baraque-là le plus tôt possible. Si vous le voulez, ça serait fait en cinq secs et on pourrait s'en retourner faire la soupe. »

Le lieutenant le regarde : il voit ses yeux ardents, où il lit la volonté du sacrifice :

« Quatre hommes, dit-il, ici auprès de moi. »

Bec-Salé se retourne et appelle du geste ses trois copains :

« Voilà, lieutenant.

— Bien ! faites-moi la courte échelle.

— A vous, lieutenant ! Mais cette gymnastique-là, c'est notre affaire. »

Le lieutenant sourit :

« Ce sera la mienne pour cette fois. Allons ! pas de perte de temps !

— Soit, lieutenant ! »

Sur l'ordre donné, nos quatre lascars se postent contre la muraille, les mains croisées, les épaules prêtes.

Le premier, Lenflé, cariatide vivante, supportera la pyramide.

Chabraque monte, s'installe les pieds daplomb sur le camarade, puis Petit-Pain grimpe au troisième étage.

Bec-Salé s'approche à son tour.

Le lieutenant lui pose la main sur l'épaule :

« Reste là, lui dit-il. Et attends que je t'appelle. »

Bec-Salé fait la moue. Il s'ennuie à ne rien fiche : et puis il sent bien qu'il y a là, quelque part, dans cette immobilité même, un danger terrible, menaçant.

Et ce lieutenant est si jeune, si gentil garçon. Vrai ! ça serait dommage !

« Mon lieutenant, je vous en prie, laissez-moi monter.

— Toi ! à l'heure ! » fait Beaupré en souriant.

Et il l'écarte doucement.

Lestement, il saute sur ses échelons vivants ; en une minute, il atteint le créneau, s'y suspend, pose le genou sur le rebord...

Et retombe en arrière, la tête fracassée...

Un seul coup de feu a été tiré, à coup sûr et il a reçu la balle en plein front.

Un cri de rage s'échappe de la poitrine des zouaves.

Ils n'ont pas besoin d'ordre, mais le plus ancien sous-officier, Bec-Salé a bondi. Au

tour de lui, tous les hommes s'élancent, s'agrippant des pieds, des mains, s'aidant les uns les autres, ils escaladent le rempart et en atteignent le faite.

Une fusillade à bout portant les accueille.

Mais rien ne les arrête. Bec-Salé a collé son clairon à ses lèvres, du moment que la poudre a parlé, le cuivre peut bien chanter.

Sur la plate-forme qu'ils atteignent, une centaine de Mexicains se sont groupés. Ils ont attendu patiemment, sûrs du dénouement.

Mais les zouaves ne sont pas hommes à se laisser prendre au piège sans essayer de briser des mâchoires.

A la baïonnette, ils se ruent contre les Mexicains qui les fusillent, ils les enfoncent, les culbutent ; on entend des râles, des imprécations.

Mais les Français sont trop peu nombreux, pas un ne recule, mais ils tombent, C'est avec les Mexicains une lutte corps à corps, sauvage.

Tout à coup de l'autre côté de la plate-forme, une ruée nouvelle.

Des Français ! Les hommes de Tucé ! Et en avant Mistoufle et la Bombe. Oh ! ils ne se disputent plus ! Sauf que chacun veut arriver le premier au danger.

Les zouaves les voient, c'est le salut et avec plus d'énergie, ils pressent l'ennemi que les volontaires prennent à revers.

Le combat devient plus acharné encore. Les Mexicains ne lâchent pas pied. Les deux troupes adversaires se sont mêlées l'une dans l'autre, c'est le conflit individuel, l'ancienne bataille à l'arme blanche.

La Bombe a saisi un homme aux épaules et l'a lancé par dessus les créneaux, mais derrière lui un poignard se lève et va se ficher entre les deux épaules, quand Mistoufle de sa baïonnette fait sauter le poignet de l'agresseur.

On voit par terre des corps qui se roulent, des bras qui s'entrelacent, c'est une frénésie de meurtre.

Mais grâce à l'arrivée des volontaires, la balance maintenant penche du côté des Français. Bec-Salé sonne, sonne la charge. Les Mexicains désarmés, décimés, cherchent à gagner la tour, mais Mistoufle a vu le coup et il a entraîné ses camarades vers la porte bardée de fer qu'ils cherchent à enfoncer à coups de crosses.

Car le drapeau est toujours là-haut, insolent, rouge sur le ciel que rougit le crépuscule.

Un coup de sifflet retentit. Les Mexicains qui reconnaissent un signal, s'écartent de chaque côté.

La porte s'ouvre brusquement et une volée de mitraille foudroie les Français.

« Ça, c'est parlé au moins ! crie Bec-Salé ! En avant, ça nous connaît, les canons. »

Et les zouaves qui sont encore debout et les volontaires de la Bombe se précipitent dans l'issue qui leur est ouverte.

Il n'y a là qu'un obusier, un seul artilleur qui est cloué sur sa pièce.

Les assaillants se trouvent à l'intérieur de la tour, en face d'un escalier de pierre,

éclairé seulement par d'étroites meurtrières.

Ils se lancent, grimpent, car il faut atteindre le drapeau qui est là-haut.

Ils s'engouffrent dans ce repaire, sans réfléchir, obéissant à leur instinct de batailleurs quand même.

Mais ils sont arrêtés dès la dixième marche par un obstacle imprévu : l'étroite cage est obstruée par des pierres amoncelées, le désordre est effroyable, les hommes se pressent les uns contre les autres, s'écrasent contre la barricade que ceux qui sont en avant s'efforcent de débayer, mais qui résiste à leurs efforts.

Et voici qu'une lueur rouge, sanglante, jaillit tout à coup et éclaire ce couloir sinistre d'une lueur infernale.

Le feu ! Qui l'a allumé ? Où est le foyer ? Va-t-on donc être enfumé dans ce réduit comme le renard dans son terrier !

Il faut reculer, redescendre. Mistoufle enfle sa voix, crie l'ordre de retraite à pleins poumons, que Bec-Salé, les lèvres brûlées, les yeux hors de la tête, appuie d'un coup de clairon.

Les hommes obéissent et, d'un mouvement instinctivement bien combiné, se retournent et redescendent, de nouveau ils se trouvent sur la plate-forme, hagards, exaspérés, mais ils n'ont pas peur.

Le drapeau claque là-haut, il leur faut le drapeau.

Ils ont enfin déblayé la plate-forme dont ils sont maîtres, les derniers Mexicains ont fui. Ils restent maîtres du terrain.

Les anciens se sont groupés et forment une sorte de conseil de guerre.

Une fumée intense sort des meurtrières de la tour, mais il est évident que la flamme s'atténue, s'éteint. Ce n'était qu'un feu de broussailles et de fascines ; il faut faire sauter la barricade !

En avant ! Bec-Salé, à qui a été remis le commandement, choisit dix hommes auxquels sont donnés des pétards et des mèches ; la mission est horriblement périlleuse, car il est certain que d'autres pièges sont préparés.

Le prétendu espion qui est venu parler du drapeau les a attirés dans un guet-apens, mais sont-ils de ceux qui reculent !

Mistoufle se met à la tête du petit détachement qui va tenter l'aventure, ils rentrent dans la tour. L'incendie semble éteint, on peut aller de l'avant. Ils atteignent la barricade dont les pierres sont brûlantes, mais le feu les a désagrégées, et de leurs mains, de leurs baïonnettes, ils les séparent, les rejettent derrière eux, elles roulent avec fracas sur les marches de pierre ; l'issue est dégagée et, devant eux, ils n'ont plus que les restes du brasier qui s'éteint.

« En avant ! » crie Mistoufle qui a décidé ment une voix de commandement.

Mais, à son cri, une épouvantable détonation répond.

Il semble que la tour tout entière oscille sur sa base.

En même temps, des coups de feu.

En bas de la tour, une partie du sol a

sauté, s'est effondrée, laissant béer un trou de plus de quatre mètres de diamètre, juste au pied de l'escalier.

Mais ce n'est pas tout. Une cinquantaine d'hommes ont, du dehors, escaladé la plate-forme et, appuyés aux meurtrières, fusillèrent à bout portant les Français pris entre leur feu et le gouffre de la mine.

Ils sont traqués là, enserrés entre la fusillade qui les foudroie et la tour dont l'abord est devenu impraticable.

De ceux qui s'étaient frayé une route dans l'escalier de pierre, la plupart ont été blessés par l'explosion; les plus valides s'efforcent de redescendre, pour courir au secours de leurs camarades.

Mistoufle crie et jure à pleins poumons.

Que faire? Ils sont pris dans le sinistre traquenard. Il entend les clameurs furieuses des zouaves qui défendent leur vie avec le courage du désespoir, des volontaires qui tombent un à un sous les balles des Mexicains.

La Bombe est auprès de lui et lui dit :

« On a voulu se manger le nez, on a eu tort, on va mourir ensemble, mais faut essayer quelque chose.

— Quoi?

— Allons! les vivants, crie Mistoufle. En bas et plus vite que ça! »

Ils franchissent d'un bond la distance qui les sépare du trou foré par la mine. Le sol est disloqué, les pierres se sont bûchées au ras des murailles, pas le plus petit rebord sur lequel on puisse poser le pied, et l'ouverture trop large pour que le plus agile des acrobates puisse essayer de le franchir.

Mistoufle a une idée folle.

« Il faut combler le trou, crie-t-il.

— Avec quoi? demande la Bombe.

— Avec nos carcasses, tous, vivants ou morts, indemnes ou blessés, faisons un pont de nos corps. »

Et le premier, il se jette dans le trou obscur dont il ignore la profondeur.

Surprise! Il n'est pas profond! Un mètre et demi à peine.

Il crie joyeusement sa découverte à la Bombe qui encourage et entraîne les autres. Et voilà que les braves gens sautent à leur tour, regrimpent et se trouvent revenus à la porte dont le cadre est disloqué.

(A suivre.) — LOUIS BOUSSENAUD.



CAPITAINE VIF-ARGENT

Le lieutenant retombe en arrière, la tête fracassée. (P. 33, col. 1.)

— Dégringolons et tâchons de regagner la plate-forme.

— Ça va! mais les autres, allons-nous les abandonner là?

— Si on en réchappe, on reviendra les chercher.

Palmarès du Concours d'Octobre

LES PROVINCES FRANÇAISES

1^{er} Prix : CINQUANTE FRANCS en espèces.

M. H. FORGET, à Blois, 1,996.

2^e Prix : UN GLYPHOSCOPE, appareil photographique de précision établi par la maison du Verascopie RICHARD.

M. ANDRÉ MONTEL, à Paris, 1,994.

3^e Prix : UN RÉVEIL BIJOU, M. BERTRAND BARGÉ, à Montmorillon, 1,998.

4^e au 8^e Prix : UN PORTÉ-PLUME RÉSERVOIR à plume d'or.

MM. MICHALET, Versailles, 1,998; HAREL, Periers-sur-Andelle (Eure), 1,994; CHABOT, Lorient, 1,999; J. DELOMI R, Saint-Denis-de-Cabanne (Loire), 1,999; C. LAMBERT, Lyon, 2,000.

9^e au 14^e Prix : UNE JOLIE GLACE trumeau biseauté, cadre bois sculpté avec gravure genre ancien sous verre.

M^{me} DOUILLET, Pierre-Bénite, 2,000; MM. G. MORIN, Paris, 2,000; R. ASSALET, Bourg, 2,000; P. DES-SAINTE, Beauval (Somme), 2,000; R. DUBIEF, Paris, 2,000; L. FOUQUES, Toulon, 2,000.

15^e au 20^e Prix : UN ÉLÉGANT PORTE-CARTES.

MM. DOLLÉ, Chivy-Jes-Etouvelles (Aisne), 2,000; R. LECARPENTIER, Le Havre, 2,000; P. CHADEFaux, Angers, 2,000; P. PELTIER, Charleville, 2,000; J. PIGELET, Château-

SOLUTIONS

Première série.

IL est vilaine, Côtes-du-Nord, Fine 1 stère, Lois RAIN fait RI EUR mord BI an (1,911). Les départements étaient donc : ILLE-ET-VILAINE, COTES-DU-NORD, FINISTÈRE, LOIRE-INFÉRIEURE, MORBIHAN, formés par la BRETAGNE.

Deuxième série.

I sert hotte à LPE DR' homme. Les départements étaient donc : ISÈRE, HAUTES-ALPES, DROME, formés par le DAUPHINÉ.

Troisième série.

VIE N vend des 2, sept VRE. Les départements étaient donc : VIENNE, VENDÉE, DEUX-SÈVRES, formés par le POITOU.

Quatrième série.

Scène Ain fait rieur, heure (minuit), calle VA D'os ornent manche. Les départements étaient donc : SEINE-INFÉRIEURE, EURE, CALVADOS, ORNE, MANCHE, formés par la NORMANDIE.

Question de classement.

Conformément à l'usage, la question de classement a servi à départager les envois entièrement bons. Nous avons donc primé, parmi les concurrents ayant résolu exactement ce concours, ceux qui ont indiqué un nombre se rapprochant le plus du véritable nombre d'envois qui nous sont parvenus : 1,996.

On trouvera, après les noms des lauréats, le nombre indiqué par chacun d'eux. Plusieurs concurrents ayant donné un nombre identique, force nous a été de procéder à un tirage au sort pour l'attribution de la place.

A notre grand regret, nous avons dû éliminer un certain nombre d'envois dont les auteurs n'avaient pas répondu à cette question de classement.

roux, 2,000; R. BLANC, Toulouse, 2,000.

21^e au 30^e Prix : UN ARTISTIQUE CENDRIER métal repoussé.

MM. F. BABEAU, Montsuzain (Aube), 2,000; PIN, Lyon, 2,000; L. ROBERT, Paris, 2,000; H. MALON, Revigny, 2,000; L. MARCEUL, Laval, 2,000; M. ANÈLE, Rouen, 2,000; G. GRESSIER, Lamorlaye (Oise), 2,000; BATTISTINI, Lesneven, 2,000; J. ERDMANN, Esbly, 2,000; M^{me} M. JOANNIS, 2,000.

31^e au 40^e Prix : UN VOLUME relié : La Station aérienne.

MM. M. et J. PORNIN, Paris, 2,000; M^{lle} M.-L. LECRENAIS, Le Mans, 2,000; M^{lle} E. CHAUVENET, Le Creusot, 2,000; MM. LEYS, à Coulogne, 2,001; J. LAMBERT, Pontoise, 2,001; H. CASTEL, Paris, 2,002; L. LANG, Rive-de-Gier, 2,003; M^{lle} CAGNARD, Douriez (P.-de-C.), 2,004; M. M. DREUILLE, Hardinghem, 2,005; LE TANNEUR, Bordeaux, 1,985.

41^e au 50^e Prix : UNE CHARMANTE LISEUSE, métal repoussé.

MM. A. BRENAU, Castres, 1,985; P. BOURGUIGNAT, Sainte-Savine (Aube), 1,985; M^{me} MOINE, Morville (Vosges), 2,008; MM. P. LANDRY, Toulon, 2,009; G. RAMADE, Vabre (Tarn), 1,981; R. RAYNAL, Amiens, 2,010; E. TROUVÉ, Etampes, 2,010; E. TAVERNE, Saint-Sever (Calvados), 2,012; V. POIZAT, Saint-Fort-sur-Gironde, 1,980; R. GAILLARD, Saint-Brieuc, 1,980.

Seaux. — Imprimerie Charaire.